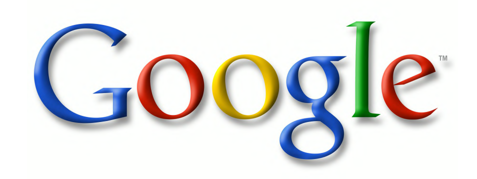
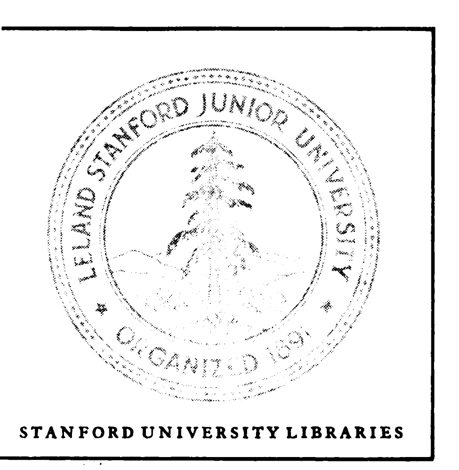





LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

MÉLANGES SUR LA RUSSIE

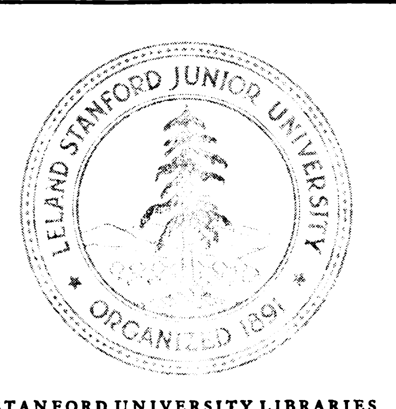
PAR

LE PRINCE AUGUSTIN GALITZIN.

PARIS,
67, Rue de Richelieu.
Librairie A. Franck.

LEIPZIG,
10. 11, Querstrasse.
A. Franck'sche Verlags-Buchhandlg.

Albert L. Herold Successeur.
Libraire de la Société de l'École impériale des Chartes et
de la Société impériale des Antiquaires de France.
1863.


LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

MÉLANGES SUR LA RUSSIE

PAR

LE PRINCE AUGUSTIN GALITZIN.

PARIS,
67, Rue de Richelieu.
Librairie A. Franck.

LEIPZIG,
10. 11. Querstrasse,
A. Franck'sche Verlags-Buchhandlg.

Albert L. Herold Successeur.
Libraire de la Société de l'École impériale des Chartes et de la Société impériale des Antiquaires de France.
1863.

MÉLANGES SUR LA RUSSIE.



-olitsyn, A. P.

MÉLANGES SUR LA RUSSIE

PAR

LE PRINCE AUGUSTIN GALITZIN.

PARIS,
67, Rue de Richelieu.
Librairie A. Franck.

LEIPZIG,
11.10, Queerstrasse.
A. Franck'sche Verlags-Buchhandlg.

Albert L. Herold Successeur.
Libraire de la Société de l'École impériale des Chartes et
de la Société impériale des Antiquaires de France.
1863.



Table.



PRÉFACE.

Les premières pages de ce recueil ont déjà été insérées dans la *Revue des deux Mondes*, quelques autres l'ont été dans divers organes parisiens ; je les réimprime aujourd'hui parce qu'elles renferment des vœux qui, n'ayant pas été malheureusement encore exaucés, me paraissent pouvoir être renouvelés.

Le mot de *catholique* s'y trouve souvent uni à celui de *libéral*. Mes compatriotes en seront peut-être surpris. A leurs yeux, l'Église catholique est l'ennemie née de la civilisation moderne ; ses dogmes sont incompatibles avec les tendances les plus légitimes de la société ; il ne saurait s'opérer de rapprochement entre celle-ci et celle-là ; car, pour ce rapprochement, il faut que la société renonce à ses conquêtes, qu'elle redevienne barbare, ce qui

est impossible, ou, ce
moins, que l'Église se d
immutabilité, se contente
la vérité au lieu de son c
ment, transporte son point
où son Instituteur l'a fixée,
ou bien sur le fil tremblant
Pour être sans cesse répét
sée n'en est pas moins radical
Il n'existe pas la moindre in
entre les vieilles doctrines
et ces libertés hélas! encore
qu'elles ressemblent au vin no
produit une ivresse suivie d'un p
soupissement. A chaque âge de
tienté, de nouveaux besoins nai
nouvel esprit se manifeste. Com
mère prévoyante, l'Église pourvoi
besoins et les sanctifie. Sa puissa
finie ne dort jamais; sans cesse, e
fante, elle crée, elle offre des ress
nouvelles aux nouvelles exigences; e
ne saurait signaler, parmi les diverses
cessités qui ont agité les hommes et
siècles, nulle pensée, nulle tendance, nulle
infortune surtout, nnl sérieux besoin, en un
mot, qui n'ait trouvé dans le sein de l'Église

véhicule, son remède, son baume, sa [illegible]me, l'objet correspondant au désir légitime de l'époque.

Tout le monde, par exèmple, a maintenant sur les lèvres les principes de 89, — Eh bien! la plupart de ces fameux principes ne présentent pas l'ombre de discussion entre l'Église et la Société. Si une certaine philosophie répugnerait peut-être à accepter quelques-uns de ses articles comme les règles absolues, rien n'empêche de les admettre comme des vérités relatives ou même comme des progrès réels.

L'article qu'il me tarde principalement de voir introduit en Russie est celui qui veut „que nul ne soit inquiété pour ses opinions religieuses, pourvu que leurs manifestations ne troublent pas l'ordre public établi par la loi."

Bien avant que la Révolution n'éclatât, sans la coopération des catholiques, mais à leur profit, comme l'a excellemment observé l'évêque d'Orléans*), un moine, St-Athanase, enseignait que le propre de la religion est de ne pas contraindre: *non*

---

*) *De la pacification religieuse.*

mais ce n'est pas pour déchirer ses entrailles qu'elles nous sont apparemment confiées. „Colonne immuable de la vérité, elle n'a aucune raison de repousser aucune science, puisque toutes les sciences appartiennent, comme autant de pierres précieuses, au temple dont la science de Dieu, c'est-à-dire la religion, est tout à la fois la base immuable et l'éternel couronnement. Mais si elle veut les sciences, elle les veut dans l'ordre, comme le sage architecte veut que, dans l'édifice qu'il construit, chaque pièce soit à sa place. Posez donc dans l'âme raisonnable, la science de son origine et de sa destinée comme base de votre enseignement, montrez lui le but où elle doit tendre et la voie par où elle doit marcher; après cela, livrez lui les moyens qui peuvent lui rendre sa marche plus facile et plus agréable; cultivez, autant que vous pourrez, son intelligence; aiguisez sa perspicacité; augmentez son trésor de connaissances naturelles; rien de mieux; tout sera dans l'ordre, et la perfection matérielle, loin de nuire au progrès moral, ne servira qu'à l'activer. Qu'y a-t-il à dire à cela? Cette manière de concevoir

la diffusion des lumières est-elle, oui ou non, conforme à la nature de l'homme, en rapport avec sa dignité, favorable à ses vrais intérêts? Le nier serait mentir à l'évidence*)?

Les seuls articles des principes de 89 dont les termes trop vagues offrent un réel danger, ce sont ceux qui renferment la théorie des fondements de la société, à savoir de la souveraineté qui donne à la société son unité et son existence, de la loi par laquelle cette souveraineté s'exerce et des droits sociaux dont la loi est destinée à fixer les limites. Ils sont interprêtés de deux manières diamétralement opposées. Le libéralisme qui procède de Jean-Jacques prétend y voir la négation radicale de la doctrine de l'Évangile relativement aux droits et aux devoirs sociaux; mais le vrai libéralisme, toujours séparé de la révolution par un abîme, lui objecte le raisonnement suivant:

„Le législateur de 1789 n'a eu en vue que l'origine immédiate des droits sociaux; il a si peu entendu nier la souveraineté de

*) *V. L'Eglise et la civilisation moderne*, par le P. Ramière; Paris, chez Périsse, p. 58. et s.

Dieu qu'il a placé sa déclaration sous ses auspices. Quand donc il a proclamé que toute souveraineté réside dans la nation, il a entendu seulement affirmer que le consentement général de la société a été nécessaire à l'origine pour donner au pouvoir son existence et pour en déterminer la forme, le sujet et les limites. D'après cette même interprétation, la loi est l'expression de la volonté générale, en ce sens que la société entière doit concourir directement ou indirectement à sa confection; mais cela n'empêche pas que pour devenir obligatoire, cette loi, faite par les hommes, doive recevoir sa sanction de l'autorité suprême de Dieu. Cette loi, il est vrai, ne garantit aux citoyens que les droits naturels, attendu que la garantie de ces droits est l'unique but de la société civile, mais elle ne renverse en aucune manière les droits et les devoirs qui appartiennent à l'ordre religieux et qui sont de la compétence d'une autre autorité."

Cette doctrine dans sa substance est parfaitement d'accord avec l'enseignement des théologiens avec lesquels on risque le moins de se tromper, et découle notamment des

sources profondes de l'école de St-Thomas d'Aquin, nulle part ailleurs plus en honneur qu'à Rome. Elle n'a guère contre elle que l'école gallicane, qui faisait dériver immédiatement de Dieu le pouvoir des princes. Plus démocrate que M. Dupin, Bourdaloue disait à Louis XIV*): „Ce ne sont pas les peuples qui ont été faits pour les rois, mais plutôt les rois qui ont été faits pour les peuples. Les princes sont bien plus aux sujets que les sujets ne sont aux princes.“ — Maxime qui bien loin de déroger à la grandeur des souverains de la terre, ne sert, au contraire, qu'à la relever et à lui donner plus d'éclat; car, qu'y a-t-il de plus grand et de plus approchant de Dieu que d'être destiné pour la félicité publique et pour le bonheur de tout un empire?

Avant donc de vociférer contre les pauvres ultramontains, on devrait se donner la peine d'ouvrir leurs livres. On y verrait qu'ils professent bien plus franchement le principe de la souveraineté du peuple que ceux qui la rappellent à tout propos et la rendent cependant fictive en lui enlevant

*) Sermon du 2me dimanche après Pâques.

la faculté d'énoncer son opinion à ses r
dataires. Loin d'exiger que tous les p
voirs soient réunis sur une seule tête, c
binaison qui paraissait à Salvien la ru
du monde*), les catholiques ne cach
point leurs préférences pour la monarc
tempérée, et quand on lit les ouvrages
leurs théologiens les plus érudits, on é
étonné de les trouver incomparableme
plus favorables aux droits des peuples e
plus disposés à mettre de justes limites au
pouvoirs des princes que la plupart des publi
cistes modernes, qui se parent le plus fas
tueusement du titre de libéraux. C'est
qu'au demeurant l'Église ne conteste à ses
enfants qu'une seule liberté, celle qui les
empêche d'être vraiment libres. Ainsi, en
nous disant et surtout en étant libéraux,
les catholiques ne sont que conséquents.

Je voudrais le persuader aux adversaires du catholicisme, et tous mes faibles travaux n'ont d'autre but que de leur faire apercevoir qu'il n'est que la religion seule ou la raison s'allie au plus noble usage de la liberté.

11 novembre, 1862.

---

*) *Unius honor, orbis excidium.* De gubernat. Dei, IV, 4.

La Princesse Dachkof.

Rulhière et tous les biographes venus servilement à sa suite ont représenté la princesse Dachkof comme une femme d'une conduite équivoque, d'abord amie intime de Catherine II. par intérêt, puis devenue par dépit son adversaire acharnée. Ils l'ont mêlée, presque sans réserve, à tous les désordres de son époque. Elle avait au contraire un cœur généreux, un esprit aussi profond que délicat, ennemi de la galanterie, exempt de toutes les bassesses qu'on peut légitimement reprocher à la société corrompue et sceptique qui l'entourait. C'est du moins ce qui semble pleinement ressortir de ses mémoires, tracés sans apprêt, avec une franchise que n'ont pu étouffer

les leçons d'une malheureuse expérience. Sans tomber dans cette louange grossière qui vaut presque une injure, elle se montre toujours fidèle à Catherine en même temps qu'aux principes libéraux qu'elle croyait prêts à être adoptés par cette souveraine, lorsqu'elle plaça sur sa tête la couronne de Russie. Si le sentiment chrétien tient peu de place dans ses mémoires, il n'y est toutefois jamais blessé, et la religion y est reconnue comme le meilleur soutien de toute misère humaine. Imprimés en Angleterre il y a dix-neuf ans, ces mémoires, riches de piquants détails, étaient devenus introuvables. La *Bibliothèque russe-polonaise* les a publiés pour la première fois en français, en y joignant quelques lettres de l'impératrice Catherine qui peignent bien l'esprit enjoué de l'amie de Voltaire*). Il doit nous être permis, en signalant à l'attention ces confidences de la princesse Dachkof, de concourir à une réhabilitation qui ne nous paraît ni exagérée ni difficile; en même temps ce sera indiquer peut-être

*) 4 volumes, format elzévirien; Paris, librairie A. Franck.

tout ce qu'il faut espérer d'un pays qui dans ces jours les moins sereins n'a pas cessé de produire des esprits d'élite.

Catherine Vorontzof, fille du comte Roman*) Vorontzof, naquit à Pétersbourg en 1744. Elle eut pour marraine l'impératrice Elisabeth et pour parrain le futur tzar Pierre III, qu'elle devait détrôner. A l'âge de deux ans, elle perdit sa mère, et le grand-chancelier Vorontzof, son oncle, lui fit partager l'éducation de sa fille unique, qui devint dans la suite comtesse Strogonof. „On nous enseignait, dit-elle, quatre langues différentes; nous parlions couramment le français, un conseiller d'état nous apprit l'italien, et M. Bechtief nous donnait des leçons russes quand nous daignions les prendre. Nous fîmes de grands progrès dans la danse, et nous avions quelques notions de dessin. Qui aurait pu s'imaginer qu'avec de telles prétentions et un extérieur agréable, notre éducation fut incomplète? Cependant qu'avait-on fait pour diriger les dispositions et éclairer l'intelligence de l'une

*) Et non Robert, comme le veut le traducteur: Ce dernier nom n'existe pas dans le calendrier russe.

ou l'autre de nous? *Rien absolument.*" Alors comme aujourd'hui les Russes se contentaient d'imiter avec plus de fougue que de logique l'Occident au lieu de se faire les artisans de leur régénération, et de puiser en eux-mêmes les éléments d'une civilisation qui leur fut propre.

Il y avait dans la nature de la jeune Catherine une fierté profonde, mêlée à un fonds peu commun de tendresse et de sensibilité qui la portait à désirer ardemment d'être aimée de tous ceux qui l'entouraient. Devenue jeune fille, ces sentiments acquirent tant de force, que, tout en aspirant à grandir dans l'amitié de ceux qu'aurait pu lui attacher son caractère enthousiaste, elle se figurait ne pouvoir être payée de retour ni par la sympathie ni par l'affection. Elle devint mécontente et se considéra comme un être isolé. Cette propension lui inspira de la répugnance pour le monde, et lui fit rechercher dans un âge précoce cette compagnie fidèle, familière et respectueuse qui se trouve toujours auprès de nous sans nous importuner, qui garde le silence sans se plaindre, qui nous entretient sans nous lasser, qui enfin nous avertit de nos fautes, nous fait

remarquer toutes nos imperfections et nos faiblesses sans nous mécontenter et nous déplaire, je veux dire la délicieuse compagnie des livres. Boileau, Montesquieu, Voltaire, mais non Jean Jacques, furent les premiers auteurs qui lui révélèrent que le temps passé dans la solitude n'est pas celui qui pèse le plus, et la même sensibilité qui lui avait fait chercher le succès auprès des autres l'amena à se replier sur elle-même, à cultiver ces dons naturels qui peuvent nous placer toujours au-dessus des événements, quand même ils ne parviennent pas à les diriger. Tranquille et satisfaite au milieu de ses livres, elle avait réussi, en sacrifiant toute parure, à en rassembler jusqu'à neuf cents, chiffre considérable pour l'époque et le pays, et elle ne se trouvait malheureuse qu'aux heures où elle était obligée de quitter sa bibliothèque. Ce goût pour les lettres fit d'abord sa fortune, puis sa consolation. La grande-duchesse Catherine s'intéressa à elle et l'honora de son estime. „En retour, dit la princesse, elle m'inspira un enthousiasme et un dévouement qui me jetèrent dans une sphère d'action à laquelle, dans ce temps, je ne son-

geais guère, et qui exercèrent sur le reste de ma vie une certaine influence. Je ne craindrai pas d'affirmer qu'à ce moment il n'y avait pas deux femmes dans l'empire, excepté la grande-duchesse et moi, occupées le moins du monde de lectures sérieuses. De là entre nous une attraction mutuelle, et quand ses manières charmantes étaient irrésistibles pour ceux à qui elle voulait plaire, quel ne devait pas être leur effet sur une jeune créature comme moi, à peine âgée de quinze ans et si disposée à en subir le pouvoir?"

A seize ans, elle épousa un jeune officier aux gardes, le prince Dachkof. Ce mariage la rapprocha de la cour, et par conséquent de sa chère grande-duchesse. „L'impératrice habitait le palais de Péterhof, où une fois par semaine la grande-duchesse avait la permission de voir son fils, le grand-duc Paul. En revenant de faire cette visite, elle avait l'habitude de nous inviter à l'accompagner jusqu'à chez elle pour y passer le reste de la soirée. Quand ces réunions ne pouvaient avoir lieu, elle m'écrivait pour m'en prévenir, et telle fut la source d'une correspondance intime

et confidentielle continuée après son départ de la campagne, et qui fortifia encore un dévouement auquel il n'y avait pas d'autres limites que mon amour pour mon mari et mes enfants.“

Cet entraînement lui inspira, au risque de porter sa tête sur l'échafaud, l'idée du coup d'Etat qui éleva Catherine au trône. Dès qu'elle apprit, en décembre 1761, que la fille de Pierre Ier n'avait plus que quelques heures à vivre, quoique gravement indisposée elle-même dans ce moment, elle se rendit à minuit chez la grande-duchesse. „Celle-ci, raconte-t-elle, qui savait que j'étais souffrante et qui ne pensait guère que je voulusse m'exposer au froid d'une nuit si rigoureuse, put à peine en croire ses oreilles quand elle m'entendit annoncer. — Pour l'amour de Dieu! s'écria-t-elle, si réellement elle est ici, qu'on la fasse entrer tout de suite. — Je la trouvai au lit; mais avant qu'il m'eût été possible de prononcer un mot: — Ma très-chère princesse, dit-elle, attendez que vous soyez réchauffée pour m'apprendre ce qui vous amène à une heure si extraordinaire. En vérité, vous ne vous souciez pas assez de votre santé,

[illegible] du serment [illegible]

plus sages [illegible]

Cette aspiration sincère, [illegible]

souvent loin, vers une monarchie [illegible]

pondérée, grandit le rôle [illegible]

a [illegible] dans [illegible] terminée [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] dissimuler [illegible] [illegible] je [illegible] dit-elle [illegible] qui souillait [illegible] vint [illegible] ne fût [illegible] le monde [illegible] d'Alexis Orlof, [illegible] de mettre le pied au palais avant le lendemain. J'y trouvai l'impératrice, fort abattue et visiblement préoccupée. Voici quel fut son langage: „L'horreur que me cause cette mort est inexprimable. C'est un coup qui me renverse. — Madame, lui dis-je, c'est une mort trop soudaine pour votre gloire et pour la mienne.“ Je n'avais plus d'autre pensée, et dans le cours de la soirée j'eus ce qu'on peut appeler l'imprudence de dire, dans l'antichambre et devant un grand nombre de personnes, que j'espérais qu'Alexis Orlof sentirait maintenant plus que jamais que nous n'étions pas faits pour respirer le même air, et que

qui est si précieuse pour le prince Dachkof et pour moi. — Alors elle m'ordonna d'entrer dans le lit, et, après avoir bien enveloppé mes pieds, elle me permit enfin de parler.“ Et c'est dans ce lit, les pieds bien enveloppés, que la jeune conspiratrice, préalablement d'accord avec l'archevêque de Novgorod, ayant appris de la grande-duchesse qu'elle n'avait encore formé aucune espèce de plan, combina celui qui, juste six mois plus tard, parvenait sans effusion de sang à faire de son amie une impératrice de toutes les Russies. Il faut lire dans ses mémoires toutes les péripéties de ce drame, dont on peut conclure, comme elle l'a judicieusement observé, qu'il n'est pas moins fatal au pouvoir des Rois de baisser dans l'opinion publique que d'exercer la plus capricieuse tyrannie: „d'où vient, ajoute-t-elle, que j'ai toujours considéré une monarchie tempérée, où le souverain est subordonné aux lois et en quelque sorte comptable vis-à-vis du sentiment public, comme une des plus sages institutions humaines.“

Cette aspiration sincère, car elle se fait souvent jour, vers une monarchie sagement pondérée, grandit le rôle que s'était imposé

la princesse Dachkof, dans une révolution terminée malheureusement par un crime auquel elle a si peu participé que le dégoût qu'il lui inspira et qu'elle ne sut pas dissimuler, fut l'origine de sa disgrâce: je veux parler de la fin tragique de Pierre III; „je fus tellement pénétrée d'indignation, dit-elle, à la nouvelle de cette catastrophe, qui souillait notre glorieuse révolution, que tout en repoussant l'idée que l'impératrice se fût le moins du monde associée au crime d'Alexis Orlof, je ne pus prendre sur moi de mettre le pied au palais avant le lendemain. J'y trouvai l'impératrice, l'air abattue et visiblement préoccupée. Voici quel fut son langage: „L'horreur que me cause cette mort est inexprimable. C'est un coup qui me renverse. — Madame, lui dis-je, c'est une mort trop soudaine pour votre gloire et pour la mienne." Je n'avais plus d'autre pensée, et dans le cours de la soirée j'eus ce qu'on peut appeler l'imprudence de dire, dans l'antichambre et devant un grand nombre de personnes, que j'espérais qu'Alexis Orlof sentirait maintenant plus que jamais que nous n'étions pas faits pour respirer le même air, et que j'a-

bientôt démontré que l'unique effet de semblables mesures était de mettre les paysans à la merci de la couronne, ou plutôt à celle de tout petit commis qui entreprendrait de se livrer sous le masque officiel au pillage et à la malversation. La richesse et le bonheur de nos paysans, voilà les éléments de notre prospérité. On doit donc taxer de folie celui qui agirait de manière à tarir cette source de notre fortune. Les nobles sont les intermédiaires entre la couronne et les serfs; il nous est par conséquent avantageux de défendre ceux-ci contre la rapacité des gouverneurs de province et des inspecteurs. Sur ce sujet d'ailleurs, je ne puis m'expliquer comme je le voudrais, bien qu'il ait été souvent l'objet de mes méditations. Dans ce moment, mon imagination se représentait un aveugle-né placé sur un rocher au milieu des plus effrayants précipices. Son infirmité naturelle lui fait seule ignorer les dangers de sa position; il est gai, il mange, il boit, il dort, il écoute le gazouillement des oiseaux dont les chants sont d'accord avec l'épanouissement de son cœur innocent et satisfait. Tout à coup apparaît un oculiste qui, sans

avoir réfléchi au danger de cette guérison, lui ouvre la paupière et lui rend la vue. Qu'arrive-t-il alors? Un flot lumineux vient frapper son intelligence pour lui révéler seulement son malheur; désormais il ne chante plus, il ne dort plus, il ne mange plus, il est absorbé dans la contemplation des précipices et des torrents qui l'entourent, et qu'il lui est impossible de franchir. Il perd tout à coup son insouciance: je jette un dernier regard sur lui-même, et je le vois tomber victime du désespoir à la fleur de son âge. — Diderot s'élança de son siége comme par un mouvement mécanique, tant il avait été frappé à l'improviste par cette petite esquisse de mes sentiments. Il parcourut sa chambre à grandes enjambées; puis soudain s'arrêtant et crachant avec une sorte de rage sur le parquet, sans se donner le temps de reprendre haleine: Quelle femme vous êtes! s'écria-t-il."

On ne saurait méconnaître qu'elle voyait juste, car ses désirs et ses craintes sont encore ceux de plus d'un penseur russe, comme on peut s'en convaincre en lisant les *Etudes sur l'Avenir de la Russie,* publiées à Berlin sous le pseudonyme de Schédo-Ferroti.

La princesse Dachkof revint à Pétersbourg en 1782. Les succès qu'elle y obtint auprès des beaux esprits du temps ne furent pas étrangers à sa nomination comme *Directeur* de l'académie des arts et des sciences, et l'année suivante comme *président* de la nouvelle académie russe. Moins elle avait brigué le singulier honneur de ces emplois, plus elle mit de modestie, d'application et de scrupule à les remplir. Elle ne voulut apparaître à l'Académie des sciences que sous les auspices du célèbre Euler. La publication des mémoires de cette Académie était interrompue par le manque de caractères nécessaires; son premier soin fut d'y pourvoir. En peu de temps, deux volumes, composés presque entièrement par Euler, furent publiés, de nouvelles chaires furent érigées, et le chiffre des élèves fut considérablement augmenté. C'est surtout à la littérature russe qu'elle rendit un inappréciable service en la dotant, en moins de douze ans, d'un dictionnaire étymologique, auquel elle coopéra elle-même par la rédaction de trois *lettres*. Outre ces graves travaux, qui occupèrent dès lors *tous ses* loisirs, elle a laissé plusieurs tra-

ductions et diverses compositions, tant en vers qu'en prose. Cette situation académique rétablit ses rapports avec l'impératrice, mais ne lui rendit jamais entièrement ses bonnes grâces. Devenue craintive depuis les horribles excès de la révolution française, au point d'ôter de son cabinet le buste de Voltaire, Catherine en voulait à son ancienne confidente de ne pas confondre les abus de la liberté avec la liberté elle-même, et ne cherchait qu'un prétexte pour rompre de nouveau. Ses courtisans ne le lui firent pas longtemps attendre. La veuve de Kniajnin, poëte tragique, demanda à l'académie l'autorisation d'imprimer, au profit de ses enfants, la dernière tragédie de son mari. Inspirée par le *Brutus* de Voltaire, cette pièce était intitulée *Vadim de Novgorod.* Kniajnin y faisait dire à son héros conspirant pour la liberté de son pays:

> . . . . . . Un roi
> Joint les faiblesses d'un homme à la puissance d'un Dieu.

Ce vers suffit pour faire brûler la tragédie par la main du bourreau et disgracier celle qui n'en avait point été choquée. La princesse Dachkof fut obligée de prendre un

congé et de se retirer dans une propriété près de Moscou. Elle y passait ses journées entre le jardinage et la lecture, lorsque la nouvelle de la mort de l'impératrice vint l'y surprendre. Elle en ressentit une sincère douleur, aggravée par le pressentiment que des jours néfastes étaient arrivés. Bientôt, en effet, il n'y eut pas une famille qui ne déplorât parmi ses membres quelque victime confinée dans une forteresse ou exilée dans les déserts de la Sibérie. Le foyer domestique même n'était pas exempt de dénonciateurs. La princesse ne tarda point à savoir que l'empereur Paul l'avait destituée de tous ses emplois, et l'engageait à méditer dans la solitude de la campagne sur la journée du 27 juin 1762. A ce conseil, la princesse répliqua que le souvenir de cette journée ne lui avait jamais causé le moindre remords. Mécontent de cette réponse, Paul, qui n'en pouvait endurer aucune, lui enjoignit de fixer immédiatement sa résidence dans le nord du gouvernement de Novgorod, et d'attendre là son bon plaisir. L'intervention de l'impératrice Marie, de très-douce mémoire, abrégea cet exil; il lui fut permis de retour-

ner dans sa terre du gouvernement de Kalouga, et, peu de temps après, l'empereur, par un de ces brusques retours qui lui étaient si familiers, lui fit dire qu'elle était libre de visiter ses domaines, de changer de séjour, de venir même dans la capitale quand la cour en serait absente. Elle n'eut ni le temps ni le désir de profiter de ces adoucissements avant la catastrophe du 12 mars 1801, qui mit un terme à la vie de Paul Ier. Dès qu'Alexandre fut monté sur le trône, il l'invita à reparaître à la cour. „Mais j'étais, dit-elle, trop valétudinaire, trop désabusée, et je prévoyais que la bonté de l'empereur et les principes de justice et d'humanité qui lui avaient été inspirés ne le préserveraient pas de donner aveuglément sa confiance à ceux qui l'approchaient.“ Elle craignit de nouvelles déceptions et préféra consacrer ses dernières années à l'amélioration du sort de ses paysans, au milieu desquels elle s'éteignit, le 4 janvier 1820, à l'âge de soixante-sept ans.

Quelque temps avant sa mort, elle écrivait à miss Wilmot, l'amie qui nous a conservé ses souvenirs. „J'ai fait tout

le bien qui était en mon pouvoir, je n'ai nui à personne; l'unique vengeance que j'ai tirée de l'injustice, des intrigues et des calomnies dirigées contre moi à diverses époques, a été l'oubli ou le mépris; j'ai rempli mes devoirs dans toute l'étendue que j'ai pu leur donner; avec un cœur honnête et des intentions pures, j'ai eu à supporter de poignants chagrins, sous lesquels ma trop grande sensibilité m'eut fait succomber, si je n'avais eu le témoignage consolant d'une bonne conscience; je vois enfin sans crainte et sans inquiétude approcher le terme de ma vie."

Peu de femmes de la cour de Catherine II ont eu le droit de prononcer de telles paroles au lit de mort.

L'Impératrice Marie Féodorovna et Lavater.

Il n'y a pas encore cent ans, la plus riante partie du département du Doubs était entre des mains allemandes. Le duc Frédéric-Eugène de Wurtemberg tenait une cour à Montbéliard; destiné à l'état ecclésiastique, ce prince avait été tonsuré et pourvu d'un canonicat à Constance avant de se distinguer dans la guerre de sept ans. La bravoure qu'il y déploya sous les yeux du grand Frédéric lui valut la main de sa nièce, la princesse Frédérique-Dorothée-Sophie de Brandebourg-Schwedt, qui lui donna cinq fils et trois filles. L'aînée de celles-ci, la princesse Dorothée, était merveilleusement douée sous le triple rapport de l'esprit, du cœur et de la beauté.

Elle était sur le point, en 1776, d'épouser une de ces Altesses germaniques qui peuvent embrasser des yeux leur principauté tout entière, lorsqu'arriva au château de Montbéliard un courrier, qui y causa un étrange émoi. Catherine, la grande Catherine, sollicitait la main de la princesse Dorothée pour son fils, autocrate futur du plus vaste empire du monde. Dès le lendemain, la princesse fut conduite à Berlin, où se trouvait le grand-duc Paul et deux mois plus tard ce mariage inespéré fut conclu à St-Pétersbourg. En 1780, le grand-duc Paul obtint de sa mère l'autorisation de parcourir l'Europe avec sa femme. On sait de quelle bienveillante façon le comte et la comtesse du Nord furent accueillis par la cour et la société française*).

Avant d'entrer en France, les illustres touristes étaient restés quelque temps en Suisse. La comtesse du Nord avait voulu connaître

*) Voy. le *comte et la comtesse du Nord*, par le chevalier de Coudray, Paris, 1782, et un Essai sur le *Czarowitz* publié à cette même époque par un avocat au Parlement, sous les auspices d'un M. *de Schinow, Boyard de l'Empire des Russies!*

Lavater, et cet homme remarquable avait produit sur elle une impression si profonde que ce fut au pasteur de Zurich qu'elle s'adressa lorsque, bien des années plus tard, impératrice de Russie, elle s'aperçut que sur le trône plus encore que dans toute autre condition tout n'est que vanité. Quelle était donc sa préoccupation? Elle désirait savoir ce que deviendrait un jour son âme; elle voulait être certaine de son immortalité.

Les lettres de l'impératrice à Lavater sont malheureusement inconnues, mais celles de ce dernier ont été découvertes parmi les papiers du grand-duc Constantin Pavlovitch, et M. le baron de Korf, dont le nom lié à l'histoire moderne de Russie, n'est pas étranger au public français*), les a soigneusement rassemblées. Lavater s'y entretient librement et sans gêne avec l'impératrice;

---

*) Chef de la seconde section de la chancellerie de S. M. l'Empereur, après avoir été pendant dix ans directeur de la bibliothèque impériale de St-Pétersbourg, M. le baron de Korf a publié une curieuse relation de l'*avénement au trône de l'empereur Nicolas*, et un grand nombre de travaux littéraires, qui le placent au premier rang des bibliophiles les plus éclairés.

il ne l'appelle pas Majesté, ce titre lui paraît peu en harmonie avec le sujet qu'elle lui demande de traiter, à savoir: l'état des âmes après la mort. Quel est cet état? Le savant et le philosophe n'osent se prononcer, mais le disciple du Christ en sait assez pour se maintenir intrépide et calme. Le savant convient que l'âme, séparée du corps matériel, doit apercevoir et sentir d'une manière toute différente. Pendant notre vie, nous sommes semblables à des enfants dans le sein de leurs mères: nous respirons, mais notre souffle est incomplet; nous sommes liés par la matière; nos sens, nos organes déterminent la manière d'apercevoir et de sentir de notre âme; celle-ci, séparée du corps, sentira le monde physique s'évanouir comme il disparaît dans le sommeil, ou, pour mieux dire, le monde physique se montrera alors tout autre. Le savant a l'instinct de cette spiritualité future, mais le plus souvent, il s'arrête à cette idée. Plus heureux que lui, le chrétien est certain que l'état de l'âme après la mort repose sur cet immuable principe: *l'homme récoltera ce qu'il aura semé*, et il agit en conséquence.

A ce décret divin, Lavater ajoute la loi générale de la nature qui veut que *le semblable se joigne au semblable, que tout ce qui est semblable s'attire,* et selon lui, toute la doctrine de l'état de l'âme après la mort est fondée sur ce double critérium. Dès qu'elle ne sera plus liée par la nature, dit-il, l'âme sera invitée par un irrésistible penchant à s'approcher de tout ce qui lui est semblable, à s'éloigner de tout ce qui ne lui ressemble pas. Elle sera entraînée vers d'horribles abîmes, ou bien, pareille à l'étincelle que la légèreté de son essence emporte dans les airs, elle montera vers des régions éthérées et libres de toute oppression. L'âme se donne à elle-même son propre poids; sa valeur ou ses défauts la poussent en haut ou en bas, suivant une direction immuable. Si pendant son emprisonnement dans le corps les passions de l'esprit ont été nobles et légitimes, sa félicité consistera à rencontrer ce qui pourra les contenter; si elles n'ont été que matérielles, son supplice sera de ne trouver absolument rien dans l'autre monde de matériel. Examinez vos passions, dit hardiment notre professeur à son auguste élève, appe-

lez-les par leurs noms. Demandez-vous : sont-elles possibles dans un monde moins matériel ? Y trouveront-elles leur contentement ? Et selon la réponse que votre conscience vous fera, soyez paisible ou inquiète. Notre première passion est-elle la passion de Dieu ? Notre tendance consiste-elle à s'approcher du père invisible des esprits ? S'il en est ainsi, nous ne devons pas trembler pour notre état futur, nous ne devons pas redouter le moment où tombera le voile qui couvre Dieu ; mais d'autre part, de même que l'œil faible et malade ne peut fixer le soleil, l'esprit impur, entouré du brouillard, dont une vie entièrement matérielle l'enveloppait encore au moment de sa séparation, ne pourra contempler le Seigneur dans l'éclat et le rayonnement qui pénètre les bienheureux du sentiment de son éternité.

Fidèles à la méthode germanique, les arguments de Lavater sont subtils, vaporeux, malaisés à transporter dans une aûtre idiome ; mais lorsqu'on a la patience d'en suivre le fil, on est forcé de convenir qu'ils sont logiques et qu'ils renferment plus d'une consolante vérité. Il multiplie les comparaisons ; pour rendre sa thèse plus saisissable, il l'en-

toure continuellement d'images; il se tait souvent et laisse la parole à des âmes qu'il fait revenir tout exprès de l'autre monde pour achever de tranquilliser l'impératrice. S'il cherche à lui inspirer de la confiance, il ne transige avec aucun précepte de la morale; il a soin de la prémunir contre les dangers particuliers de sa position, et lui parle ainsi: „Les bons seuls sont attirés vers les bons; les cœurs nobles seuls sont aptes à jouir d'une société d'élite. Qui le sait mieux que vous, Madame, qui êtes condamnée à subir la présence d'improbes flatteurs, d'hypocrites épiant chaque mot, d'esclaves se courbant au moindre signe, et qui ne sentez pas comme tous ces êtres qui semblent vouloir faire douter qu'ils aient une âme? Ah, vous devez bien le comprendre; aucune âme hypocrite n'est heureuse dans le voisinage d'une âme loyale qui a la force de la pénétrer. Chaque âme impure, délivrée du corps, doit donc fuir inévitablement les êtres lumineux, et tâcher, s'il est possible, de porter hors de leur vue ses mille défauts, qu'elle ne peut plus se cacher à elle-même... S'il n'était pas écrit, poursuit-il, que personne ne verra le Seigneur sans

être sanctifié, cela serait dans la nature des choses. Une âme impure ne peut avoir aucun rapport réel, aucune sympathie avec ce qui est pur. Une âme redoutant la lumière ne peut être attirée vers la source de la lumière; la lumière doit être pour elle un feu dévorant.“ — Mais qu'entend-il par une âme impure? C'est celle qui ne tend pas à se purifier, à se simplifier, à se perfectionner; c'est l'égoïste, c'est celui qui sert deux maîtres. Lavater adjure l'impératrice de ne pas servir Dieu comme la servent ses courtisans. „Soyons remplis d'un amour pur, et nos efforts nous meneront aux embrâsements des âmes pleines d'amour. Purifions-nous chaque jour davantage de tout égoïsme, et alors nous pourrons rendre paisiblement ce corps mortel à la terre. Nous pourrons partir aujourd'hui ou demain, n'importe! Notre esprit montera avec la rapidité de l'éclair vers les sources de l'amour, et ira se joindre avec d'ineffables délices à tous ceux qui aiment.“

Si nos sentiments sont destinés à ne jamais périr, ils sont destinés par cela même *à devenir plus* vifs et plus profonds; ils

ne feront que se transformer merveilleusement. Comment cette transformation s'opérera-t-elle? Lavater l'explique d'une façon plus ingénieuse qu'orthodoxe. „Le bon deviendra meilleur, le saint deviendra plus saint, rien que par la contemplation des esprits qui sont plus purs et plus saints que lui; l'aimant sera plus aimant, mais aussi le méchant deviendra plus méchant par le commerce de ses semblables. Sur cette terre déjà, qu'y a-t-il de plus contagieux et de plus entraînant que la vertu et le vice, l'amour et la haine? De l'autre côté de la rive, chaque perfection morale ou religieuse, chaque sensation immorale ou irréligieuse aura une force à laquelle on ne pourra plus résister. Ce qui me restera encore d'égoïsme et d'indifférence pour le règne de Dieu sera, si le sens de l'amour est pourtant dominant en moi, graduellement purifié par l'approche des esprits aimants; mais Dieu ne se révèlera pas tout à coup à notre âme dans toute sa splendeur et sa magnificence; ce spectacle pourrait trop l'intimider. Il sera d'abord méconnaissable. C'est ainsi qu'il a toujours procédé ici-bas. Qui chérissait plus l'im-

cognito que Jésus? Qui a mieux réussi à s'en couvrir? Il est venu sous la forme la plus humble, et, jusqu'à sa mort, l'adoré des cieux resta fidèle à la personnalité du Nazaréen. Même après sa résurrection, il ne se fait pas toujours connaître. Il apparaît à Marie sous l'habit d'un jardinier, et ce n'est qu'après lui avoir longtemps parlé qu'il se découvre à elle. Il était voilé lorsqu'il s'approcha des disciples d'Emmaus; il marcha durant la moitié du jour avec eux. Leurs cœurs brûlaient; ils devinaient que leur compagnon était un être supérieur; ils étaient loin toutefois de supposer que c'était leur maître lui-même, qui ne dessilla leurs yeux qu'en disparaissant après la fraction du pain. Comme Jésus s'est conduit avec ses disciples, le père céleste se conduira avec ses enfants.“

Lavater consacre plus d'une page à cette hypothèse, et la termine par cette chaleureuse exclamation: O Christ! tu paraîtras à l'âme aimante à laquelle j'écris, ainsi qu'à moi, d'abord voilé; puis tu te montreras de telle sorte qu'on ne puisse plus te méconnaître. Nous te verrons mille fois, toujours autre, toujours le même, à chaque

instant plus beau, *à mesure que notre âme s'embellira*, et jamais nous ne te verrons pour la dernière fois.“

Telles sont les pensées que Lavater expose à l'impératrice, non sans quelque désordre, mais avec une naïveté et une délicatesse qui s'adressent au plus profond de notre cœur. Sans doute, St-Augustin, Bossuet, Nicole, dans son chef-d'œuvre, trop peu cité, *Sur les quatre fins*, ont depuis longtemps et bien mieux précisé nos destinées futures que ne le fait l'honnête curé suisse; mais, habitués à ne lui demander que des notions *physiognomoniques*, nous sommes surpris de l'entendre professer de plus graves enseignements, et c'est avec émotion que nous découvrons en lui une de ces mille intelligences égarées qu'un point seulement sépare de l'éternelle doctrine. En signalant ces pages inédites de Lavater, j'éprouve aussi, je l'avoue, un singulier plaisir à mettre en lumière les graves et sérieuses idées d'une princesse dont la mémoire est justement vénérée par les populations russes. Assurément, cette belle intelligence ne leur a pas été enlevée tout entière, car elle a transmis sa générosité, sa franchise au sou-

verain qui régne aujourd'hui en Russie, et qui, joignant à ses vertus natives l'énergie que réclament des circonstances, saura, nous l'espérons encore, continuer et compléter l'œuvre mal ébauchée de Pierre Ier.

Louis XVI et Alexandre II.

Le spectacle du mouvement libérateur commencé en Russie, et que rien ne saurait plus enrayer, amène certains esprits, qui ont la simplicité de croire que la connaissance du passé est nécessaire à l'intelligence du présent, à interroger l'histoire des autres nations. Soit pour calmer ses terreurs, soit pour accroître ses espérances, on se demande comment celles-ci ont agi quand elles se sont trouvées dans une situation analogue à celle dans laquelle la Russie se trouve actuellement, et l'histoire de France est la première, si je ne me trompe, qu'on est tenté de consulter pour se raffermir dans le bien. Or, il ne faut pas remonter aussi haut qu'on pourrait le supposer pour

rencontrer le rapprochement que je signale. Ce n'est pas au moyen âge, c'est il y a moins d'un siècle, et encore grâce aux Bourbons, que la servitude a été abolie en France, et sans avoir des cheveux entièrement blancs, j'ai connu des gentilhommes qui, devenus de bon cœur légalement égaux à leurs fermiers, avaient eu naguère sur eux des droits presque plus étendus que n'en ont jamais eu les seigneurs russes sur leurs paysans. Presque jusqu'à la révolution, les seigneurs français avaient droit à haute, moyenne et basse justice. Le haut justicier pouvait condamner à toutes peines afflictives, même à mort; ses sentences en matière criminelle n'étaient mises à exécution, il est vrai, qu'après avoir été confirmées par le parlement, mais il n'en avait pas moins retenu de la féodalité *le droit de sang* *). Les attributions du moyen justicier variaient suivant les coutumes; la la plupart ne lui donnaient que la connais-

*) Tous ces détails peuvent être vérifiés dans l'*Histoire administrative des communes de France* du baron Dupin, précédée d'une préface par M. le sénateur actuel Dupin, dans laquelle ce docte légiste éta-

sance des délits punissables par un amende. Le bas-justicier connaissait des cens, rentes et autres droits dûs au seigneur, de toutes matières personnelles entre ses vassaux, du dégat fait par les animaux, des injures légères; il pouvait faire arrêter les délinquants, à charge toutefois, aussitôt après la capture, de les traduire devant le haut justicier et de lui remettre l'information. Outre cela, tout seigneur jouissait de ce qu'on appelait les *droits utiles*, de différentes espèces et de diverses dénominations suivant les provinces; dans celles, par exemple, comme la Bourgogne, dont la vigne faisait le revenu principal, les paysans étaient tenus d'apporter leur raisin au pressoir seigneurial; ailleurs, c'était le moulin du château qui avait le monopole de moudre les récoltes du pays. Ce n'est qu'au mois d'août 1779 que Louis XVI abolit tous ces droits individuels et humiliants dont la nomenclature serait longue et qui n'étaient pas tous tom-

blit, entre autres, que, Bonaparte étant devenu insupportable par son orgueil, ses affectations monarchiques, son despotisme, sa police générale et ses guerres sans fins, la restauration fut accueillie comme une délivrance.

bés en désuétude ou convertis en redevance pécuniaire. L'édit peu connu qu'il promulgua à cet effet, mérite d'être cité, car il est bon que les générations n'oublient pas que la main qui a jeté le germe des bienfaits, dont elles jouissent ou pourraient jouir, n'est pas celle de la révolution, qui a tout brisé, mais celle du royal législateur de 1789, qui voulait tout améliorer en respectant également le principe de la liberté et celui de la propriété, qui en est inséparable.

„Constamment occupé de tout ce qui peut intéresser le bonheur de nos peuples, dit le roi, et *mettant notre principale gloire à commander une nation libre* et généreuse, nous n'avons pu voir sans peine les restes de servitude qui subsistent dans plusieurs de nos provinces; nous avons été affecté en considérant qu'un grand nombre de nos sujets, servilement encore attachés à la glèbe, sont regardés comme en faisant partie et confondus, pour ainsi dire, avec elle, que privés de la liberté de leurs personnes et des prérogatives de la propriété, ils sont mis eux-mêmes au nombre des possessions féodales; qu'ils n'ont pas la consolation de disposer de leurs biens après

eux; et que, excepté dans certains cas rigidiment circonscrits, ils ne peuvent pas même transmettre à leurs enfants le fruit de leurs travaux; que des dispositions pareilles ne sont propres qu'à rendre l'industrie languissante et à priver la société des effets de cette énergie dans le travail que le sentiment de la propriété la plus libre est seule capable d'inspirer. Justement touché de ces considérations, nous avons voulu abolir, sans distinction, ces vestiges d'une féodalité rigoureuse. Mais nos finances ne nous permettant pas de racheter ce droit des mains des seigneurs, et, retenu par les égards que nous aurons dans tous les temps pour les lois de la propriété que nous considérons comme le plus sûr fondement de l'ordre et de la justice, nous avons vu avec satisfaction qu'en respectant ces principes, nous pouvions cependant effectuer une partie du bien que nous avions en vue, en abolissant le droit de servitude, non-seulement dans tous les domaines en nos mains, mais encore dans tous ceux engagés par nous et les rois nos prédécesseurs; autorisant, à cet effet, les engagistes qui se croiraient lésés par cette disposition,

à nous remettre les domaines dont ils j
sent et à réclamer de nous les fina
fournies par eux ou par leurs auteurs.

„Nous voulons, de plus, qu'en cas d
quisition ou de réunion à notre couron
l'instant de notre rentrée dans une nouve
terre ou seigneurie soit l'époque de la l
berté de tous les serfs ou mainmortable
qui en relèvent; et pour encourager, en ce qui dépend de nous, les seigneurs de fiefs à suivre notre exemple, et, considérant bien moins ces affranchissements comme une aliénation que comme *un retour au droit naturel*, nous avons exempté ces sortes d'actes des formalités et des taxes auxquelles l'antique sévérité des lois féodales les avait assujettis.

„Enfin, si les principes, que nous avons développés, nous empêchent d'abolir sans distinction le droit de servitude, nous avons cru cependant qu'il était un excès dans l'exercice de ce droit que nous ne pouvions différer d'arrêter et de prévenir. Nous voulons parler du droit de suite sur les serfs et mainmortables, droit en vertu duquel les seigneurs des fiefs ont quelquefois poursuivi dans les terres franches de notre royaume,

et jusque dans notre capitale, les biens et les acquêts de citoyens éloignés depuis un grand nombre d'années du lieu de leur glèbe et de leur servitude, droit excessif que les tribunaux ont hésité d'accueillir et que les principes de justice sociale ne permettent pas de laisser subsister. Enfin, nous verrons avec satisfaction que notre exemple et cet amour de l'humanité si particulier à la nation française, amènent sous notre règne l'abolition générale des droits de mainmorte et de servitude, et que nous puissions être ainsi témoin de l'entier affranchissement de nos sujets qui, dans quelques états que la Providence les ait fait naître, occupent notre sollicitude et ont des droits égaux à notre protection et à notre bienfaisance."

Comme aujourd'hui en Russie, c'était alors en France le chef de l'État qui prenait l'initiative de l'émancipation. Tous deux parlent le même langage chrétien, se confient dans le patriotisme de leur noblesse, et n'ont besoin, pour réaliser leurs grandes vues, que d'en appeler au sentiment de la dignité humaine. Sur ce point, le rapprochement des circonstances est frappant, et

il nous a semblé pour le moins curieux de le relever pour l'honneur de l'infortuné Louis XVI aussi bien que pour rendre justice au jeune souverain sur lequel les regards du monde sont attachés avec un intérêt qui n'est pas sans mélange d'anxiété.

Le comte Grégoire Schouvalof.

Un grand seigneur russe écrivait aux applaudissements de Voltaire:

„Satisfait de mon sort et de ma nonchalance,
Dans le sein du repos, je m'amuse et je pense.....
Elaguant les erreurs dont le joug humilie,
Des imposteurs mitrés je brave la furie.....
Du salut du prochain je suis fort peu jaloux.....
Je sable du Champagne et pardonne d'avance*).

Revêtu d'une robe de bure, librement enrôlé sous l'étendard de la croix, le petit-fils de ce grand seigneur est arrivé à la *satisfaction* par un autre chemin que celui de la nonchalanee, et, jaloux de communiquer

*) *Epître à Ninon de Lenclos*, par le comte André Schouvalof; Genève, 1774.

sa sérénité, il a cru de son devoir d'éclairer ses frères sur les motifs qui l'ont porté à rentrer dans le sein de l'unité, à se condamner à l'exil, à l'abandon d'un pays qu'il n'a pas cessé d'aimer de toutes les forces de son âme. Loin de vouloir déguiser un panégyrique sous la voile d'une autobiographie, il n'a pris la plume que pour s'humilier, — chose assez originale, — que pour faire sentir à des âmes égarées comme était la sienne, surtout à ses chers compatriotes, qu'il est une voie, et une voie plus facile qu'on ne pense, pour arriver à la vérité et au bonheur. Aussi son livre*) diffère-t-il singulièrement des confessions et mémoires d'un certain monde; ce n'est pas seulement un recueil de belles pensées, rendues avec le charme dont la foi conserve le secret, c'est encore une bonne action que je signale sans cacher l'émotion qu'elle m'a causée et le bonheur que j'ai éprouvé de son succès.

Comme la plupart des jeunes nobles de son pays, le comte Grégoire Schouvalof, descendant du Mécène de la littérature russe,

*) *Ma conversion et ma vocation.* Paris, 1859, *chez Douniol.* 1 vol. in-8°.

n'avait reçu d'autre éducation religieuse que quelques notions vagues et n'allait à l'église que parce qu'il n'a jamais été de mauvais ton en Russie, comme en certaines contrées, de faire ostensiblement acte de piété. Doué d'une extrême sensibilité, curieux de savoir et d'apprendre, il reconnut bientôt que tout ce qu'il touchait ne suffisait pas à son âme; il eut des doutes à éclairer, des passions à calmer. Mais, pour atteindre ce but, il ne lui vint pas en idée de recourir à ses prêtres: Nycodêmes tremblant eux-mêmes sous l'effroi de la Synagogue, c'est à peine, on le sait, s'ils suffisent à la partie matérielle du culte*). Le jeune Schouvalof en fut donc réduit à boire à longs traits aux sources empoisonnées de toutes les erreurs religieuses, historiques et philoso-

*) „Le clergé, en général, affirme un Russe dont le patriotisme éclairé ne saurait être mis en doute, est loin de répondre, en Russie, à l'importance de sa mission. Celui qui est en contact journalier et permanent avec les masses populaires se trouve dans un tel état d'infériorité et d'insignifiance qu'il peut à peine suffire à la partie matérielle de ses fonctions, à celles qui consistent dans l'accomplissement des devoirs extérieurs du culte.“

La Russie et les Russes, par N. Tourgénieff, II, 85.

sa sérénité, il a cru de son devoir d'éclairer ses frères sur les motifs qui l'ont porté à rentrer dans le sein de l'unité, à se condamner à l'exil, à l'abandon d'un pays qu'il n'a pas cessé d'aimer de toutes les forces de son âme. Loin de vouloir déguiser un panégyrique sous la voile d'une autobiographie, il n'a pris la plume que pour s'humilier, — chose assez originale, — que pour faire sentir à des âmes égarées comme était la sienne, surtout à ses chers compatriotes, qu'il est une voie, et une voie plus facile qu'on ne pense, pour arriver à la vérité et au bonheur. Aussi son livre*) diffère-t-il singulièrement des confessions et mémoires d'un certain monde; ce n'est pas seulement un recueil de belles pensées, rendues avec le charme dont la foi conserve le secret, c'est encore une bonne action que je signale sans cacher l'émotion qu'elle m'a causée et le bonheur que j'ai éprouvé de son succès.

Comme la plupart des jeunes nobles de son pays, le comte Grégoire Schouvalof, descendant du Mécène de la littérature russe,

*) *Ma conversion et ma vocation.* Paris, 1859, chez Douniol. 1 vol. in-8º.

n'avait reçu d'autre éducation religieuse que quelques notions vagues et n'allait à l'église que parce qu'il n'a jamais été de mauvais ton en Russie, comme en certaines contrées, de faire ostensiblement acte de piété. Doué d'une extrême sensibilité, curieux de savoir et d'apprendre, il reconnut bientôt que tout ce qu'il touchait ne suffisait pas à son âme; il eut des doutes à éclairer, des passions à calmer. Mais, pour atteindre ce but, il ne lui vint pas en idée de recourir à ses prêtres: Nycodêmes tremblant eux-mêmes sous l'effroi de la Synagogue, c'est à peine, on le sait, s'ils suffisent à la partie matérielle du culte*). Le jeune Schouvalof en fut donc réduit à boire à longs traits aux sources empoisonnées de toutes les erreurs religieuses, historiques et philoso-

*) „Le clergé, en général, affirme un Russe dont le patriotisme éclairé ne saurait être mis en doute, est loin de répondre, en Russie, à l'importance de sa mission. Celui qui est en contact journalier et permanent avec les masses populaires se trouve dans un tel état d'infériorité et d'insignifiance qu'il peut à peine suffire à la partie matérielle de ses fonctions, à celles qui consistent dans l'accomplissement des devoirs extérieurs du culte."

La Russie et les Russes, par N. Tourgénieff, II, 35.

lui témoigna madame Svetchine, ce grand esprit, agréable au delà de toute expression, qui représentait si bien à Paris l'honneur du nom russe, — l'irrésistible parole du Xavier de nos jours dont les nombreux souvenirs doublent la valeur du livre que la recommandation de Mgr. l'évêque d'Orléans me dispense de louer, — furent pour le comte Schouvalof des échelons à l'aide desquels il s'éleva rapidement vers la connaissance de la vérité: il ne pût résister à l'embrasser lorsqu'il la retrouva même dans les pages destinées à la voiler.

Il existait en ce temps-là à St-Pétersbourg un écrivain qui s'était fait le champion du très-saint Synode, fondé le 14 février 1721 par Pierre Ier, en transportant en russe, avec un grand circuit de paroles, les attaques les plus nauséabondes des protestants contre la Papauté. Son ouvrage le plus important, celui dans lequel il a usé ses plus belles couleurs et épuisé toutes ses adresses, est intitulé: *la Vérité sur l'Eglise universelle.* Il a pour but de prouver que c'est l'Église qui a subi le plus de changement qui est seule immuable, c'est-à-dire que 2 et 2 ne font pas 4. Le comte

Schouvalof l'étudia avec soin, et cette étude le convainquit *définitivement* que l'Église qui s'appelle catholique est la seule qui le soit en effet. Ce ne sont pas cette fois les jésuites qui ont séduit ce vrai gentilhomme de bien et d'honneur, c'est M. André Mouravief qui l'a conduit à la seule voie de communication avec l'infini. Il ne s'attendait probablement pas à ce succès, dont je le félicite bien sincèrement.

Une fois convaincu et convaincu par des *autorités russes*, notre nouveau catholique ne perdit pas un moment pour conformer virilement son existence à son intime croyance, et ne s'arrêta plus dès lors dans la route de la folie de la croix. Il faut l'entendre raconter lui-même les combats qui précédèrent son sacrifice, le calme qui lui succéda. Semé de touchants détails, son récit élève et console l'âme. Entrepris surtout pour l'édification de ses compatriotes, qui ne sauraient le récuser comme celui d'un voyageur qui, après quelques jours passés parmi eux, juge, décide et condamne, il ne laisse échapper aucune occasion de détruire leurs préjugés qui étaient la veille encore *les siens*; les dog-

lui tén
esprit.
qui r
du n
Xavie
souve
la re
léans
le c
des
nai
l'er
les

bo
pio
vrie
e
l
t
l

plus élevé qu'il ne l'avait autrefois, et lui inspire un vœu auquel il m'est difficile de ne pas m'associer.

„Notre pays, écrit-il, est appelé par la Providence à une belle mission dans la Chine et dans tout l'Orient; qui en doute? Si l'Empereur veut l'accomplir, il lui faut l'union avec Rome; car, pour civiliser ces pays, il doit y introduire le christianisme, et cette œuvre sublime ne peut être confiée qu'à des missionnaires catholiques, à nous qui sommes sujets fidèles, je le proclame, et prêtres de la vraie Église. Le clergé grec, personne ne l'ignore, n'a jamais produit, depuis le schisme, ni un missionnaire ni une sœur de charité qui mérite ce nom. Il faut vivre pour donner la vie. Que notre bien-aimé Empereur nous permette donc de rentrer dans notre pays et d'y proclamer notre foi. Après tout, ne sommes-nous pas enfants de la Russie, enfants reconnaissants et à jamais dévoués? Ai-je commis un crime?.... J'ai obéi à la voix de ma conscience. D'ailleurs, ne me connaît-on pas? On m'a vu à la cour et dans le monde, et l'on n'a rien à me reprocher. Pourquoi donc nous empêcher de consacrer n

et nos jours à notre patrie? Sommes-nous ses ennemis? Non, nous voulons son bonheur avant tout, son bonheur sous l'égide de nos lois et du gouvernement paternel de notre Empereur. Eh bien! c'est au cœur de ce prince, à son cœur si noble et si généreux que je m'adrese! Ah! il sait bien qu'il est des lois surannées, qu'il est temps d'effacer de notre code! Et s'il nous donne aujourd'hui la liberté civile, s'il affranchit nos paysans, pourquoi ne pas nous donner en même temps, je le répète, cette autre liberté, cette autre indépendance bien plus précieuse, dont notre raison, dont nos cœurs, dont nos consciences ont besoin? Certes, si l'Empereur veut des sujets fidèles et dévoués, c'est parmi nos catholiques qu'il les trouvera; car le fils de la vraie Église pratique avec bonheur ce qu'ordonne l'apôtre des nations: „*Obéissez aux puissances établies;*" car nous pratiquons ce qu'ordonne Jésus-Christ: „*Rendez à César ce qui appartient à César.*" Et certes, c'est sans rien perdre du respect et des sentiments de sujets et de fils que nous dirons avec St-Pierre et St-Jean: „*Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*" Oui, mon cœur

et ma vie sont à ma patrie et à mon souverain, mais mon âme est à Dieu seul. — Oh! s'il m'était donné de revoir mon pays, que je serais fier, que je serais heureux d'y porter librement ma pauvre robe de barnabite! Quelle reconnaissance nous devrions à l'Empereur pour avoir affranchi nos consciences et notre foi, et quelle gloire ce serait pour lui! Et pourquoi ne pas l'espérer du cœur si loyal et si bon de notre souverain, et de cette Providence adorable qui conduit tout avec force et douceur? *Expectans expectavi.*"

Peu de jours après avoir tracé ces lignes, Dieu appelait à lui le Père Augustin Schouvalof! Inspiré par le plus doux des pontifes, chaque jour et à trois reprises, il se prosternait devant le Seigneur en lui renouvelant le sacrifice de sa vie pour le salut des siens. Sa prière était trop fervente pour n'être pas promptement exaucée. Inopinée seulement aux yeux de ses amis, sa mort n'a pas été une mort ordinaire; elle renferme un si grand enseignement en même temps qu'un si ineffable espoir, qu'elle ne doit faire verser que des larmes *consolables:* „*Nisi granum frumenti cadens in*

terram non mortuum fuerit, ipsum solum manet: si autem mortuum fuerit, multum fructum offert. — Si le grain de blé ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul; mais, quand il est mort, il porte beaucoup de fruit*). Pourtant, quoique la bonté et la justice semblassent sortir de son front, il n'avait malheureusement pas assez de prise auprès de ceux qu'il désirait le plus ardemment ramener à Dieu; mort, quel est désormais le plus éloigné de ses frères qui pourra lire sans émotion ces dernières lignes du monument qu'il leur a légué?

„Pensez que la vie est courte, que ses jours sont fragiles et que l'éternité ne finit jamais. — La vérité mérite d'être conquise au prix de tous les sacrifices; surtout ne vous contentez pas de refléchir, mais priez, mes *bien-aimés* frères; priez pour obtenir la grâce de la connaître, priez pour avoir le courage de l'embrasser et de la confesser devant les hommes. Priez pour vous, pour *notre chère patrie;* priez et *vous recevrez;* et, dans la joie de vos âmes, vous

*) 1 St-Jean, XII, 24.

sentirez que rien ne donne la paix et le calme comme une conviction vraie, et que Dieu récompense toujours le sacrifice par le bonheur.“

Prier, frapper sans relâche, voilà l'enseignement bien visible. L'espoir l'est presque autant.

Pourquoi les Russes, gouvernés par un prince plein des plus hautes pensées et des plus grands projets, n'espéreraient-ils pas que c'est pour la dernière fois le 4 avril 1860 qu'ils ont eu la douleur de jeter une terre hospitalière, sans doute, mais étrangère, sur le cercueil de celui d'entr'eux qui ne se serait rendu uniquement coupable que d'avoir été fidèle à la voix de sa conscience, et comment, d'autre part, n'espéreraient-ils pas tout du ciel en sentant qu'ils y ont assurément un saint et un zélé protecteur de plus? En contemplant ses traits, au moment même où son âme apparaissait à ce redoutable tribunal, qui nous attend tous, où les chicanes et les fuites ne seront plus d'usage, je fus saisi par cette double pensée et je croirais flétrir l'hommage qu'il m'a été donné de rendre à sa mémoire si, sous prétexte de prudence, j'en excluais le

vœu qui a constamment fait battre ce grand et noble cœur, et si je ne rappelais pas la prière qu'il répète aujourd'hui dans le sein de celui auquel il avait tout sacrifié: „Mon Dieu, je vous en supplie, faites-*les* rentrer tous dans l'unité *)!

*) *Ma conversion et ma vocation*, p. 144.

Une canonisation en Russie.

Aux preuves qui ont été récemment données de la dépendance de l'Église russe vis-à-vis du premier civil*), le Saint-Synode n'a pas tardé à en apporter une nouvelle.

Il est convenu en Russie que chaque règne doit avoir son saint; celui du règne actuel parait être saint Tikhon, et voici comment cette canonisation est expliquée dans un oukase du Synode, à la date du 20 juin 1861, reproduit par toutes les feuilles russes:

„Le 13 août 1783 mourut, à l'âge de 59 ans, dans le monastère de Zadonski, l'évê-

*) V. *Diccussion entre Mgr. l'Evêque de Nantes et l'archiprêtre Vasilief au sujet de l'autorité ecclésiastique dans l'Eglise de Russie. — L'Eglise russe est-elle libre? — Quelques mots à l'Union chrétienne par un Grec-uni.* Ces brochures se trouvent à la librairie Franck à Paris et Leipzig.

que de Voronèje Tikhon. La biographie des prélats russes n'a rien signalé de particulier dans son existence, qu'il consacra, dès 1767, au repos et à la composition de divers ouvrages d'un mérite contestable. Cependant, à la fin du siècle dernier, des pétitions furent adressées à l'empereur Paul, pour qu'il plut à sa Majesté de daigner l'inscrire dans le catalogue des saints, mais l'heure de la canonisation de l'humble hiérarque n'était pas encore sonnée. En 1846, des travaux dans l'église de Zadonski obligèrent par hasard de toucher à son cercueil; on l'ouvrit, on trouva son corps admirablement conservé, les ornements pontificaux dont il était revêtu parfaitement intacts, n'ayant presque rien perdu de leur couleur. A la suite de cette découverte, un nouveau mausolée lui fut élevé, et l'évêque de Voronèje, Antoine, six heures avant son décès, qui eut lieu le 20 décembre 1846, écrivit à l'empereur Nicolas pour supplier sa Majesté de ne plus tarder à proclamer la sainteté de son prédécesseur. Ce vœu n'ayant pas été exaucé, l'évêque actuel du lieu, Mgr. Joseph, le renouvela ... passé. L'Empereur autorisa le métro-

polite de Kief à vérifier l'incorruptibilité du corps de Tikhon, lequel métropolite l'ayant constatée, ainsi que la réalité de 48 miracles obtenus par l'intercession du nouveau thaumaturge, de 1820 au premier janvier 1861, fit un rapport en conséquence au saint Synode, qui présenta le 25 mai dernier, à sa Majesté une requête conçue en ces termes :

1° Daigne Votre Majesté déclarer saint le défunt évêque de Voronèje Tikhon, et reconnaitre comme saintes reliques ses restes incorruptibles. 2° Plaise à Votre Majesté d'ordonner qu'ils soient transportés à la cathédrale et placés dans un endroit, où ils puissent être convenablement vénérés. 3° Jusqu'à ce qu'un office spécial soit composé en l'honneur du saint, on lui appliquerait le propre des Pontifes; sa mémoire serait célébrée le 13 août, ainsi que le jour qu'il plairait à Votre Majesté de fixer pour la translation de son corps. 4° Enfin le Synode sollicite la permission d'annoncer cet événement au peuple.

Au bas de cette très-soumise requête, l'Empereur écrivit de sa propre main: „J'y consens. -- Alexandre." Sa Majesté chargea

distinguer: 1° l'intervention constante du pouvoir impérial; 2° les procédés mêmes de cette canonisation. Pour cette dernière question, il est évident qu'en matière de canonisation, il y a deux choses à considérer: premièrement et avant tout, la sainteté de la vie. Dans le cas présent on semble ne s'en être pas préoccupé le moins du monde; il n'y a pas trace d'enquête sur les vertus, la conduite, les écrits du personnage. Cette imprévoyance a cependant causé naguère un singulier scandale: je ne sais plus dans quel couvent on vénérait comme saint un homme qu'on a découvert un beau jour avoir été de son vivant un galérien échappé de prison! — En second lieu viennent les miracles du nouveau thaumaturge? La conservation de son corps et des guérisons opérées à la suite de l'invcation du vénérable personnage. Ces guérisons sont mentionnées fort légèrement dans l'oukase; il est clair cependant que des guérisons ne prouvent rien si on ne démontre pas leur caractère miraculeux: un mal de dents ou un mal de tête qui se dissipe à la suite d'une invocation n'est pas encore un miracle démontré. Tout l'effort

aurait dû porter sur le caractère surnaturel des guérisons; au lieu de cela on n'y procède qu'avec une inqualifiable légéreté; on n'y voit que des on-dit, des affirmations sans l'ombre d'examen ou de débat contradictoire. Moins le personnel du clergé russe inspire généralement de confiance, plus le choix et la rigueur des preuves auraient dû être sévères. La conservation du corps elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est miraculeuse que si la chaire reste molle et les membres flexibles. En dehors de ces conditions, il n'y a que dessication, phénomène parfaitement naturel et assez commun dans le Nord. Partout on montre des corps desséchés sans corruption sans qu'il vienne à l'idée de personne d'y voir un prodige. Dans la sacristie de l'église protestante de St. Thomas, on montre un duc de Nassau extraordinairement conservé, mais les protestants ont le bon esprit de ne pas y voir de miracle. Il y a des grottes, des caveaux qui ont le propriété de dessécher les corps; il est possible que tel soit le cas des caveaux de Voronèje, et cela expliquerait comment les deux derniers saints de l'église russe, St-Métro-

phanes et St-Tikhon, se rencontrent sur le même sol. Tel qu'il nous est présenté, tout le procès de canonisation du Tikhon est facile à réduire à néant. Ce qui est plus essentiel c'est d'y montrer l'abjecte adulation de l'épiscopat qui asservit sa dignité à l'agrément impérial.

En effet, le rapport du Synode n'a de force et de valeur que par l'approbation impériale: absolument comme un rapport ministériel ou un projet d'oukase n'a aucune valeur tant que la signature impériale n'est venue lui donner l'autorité légale. Cela ressort des termes mêmes du rapport du Synode, et il est bien évident que si l'approbation avait été refusée, cet acte de l'autorité ecclésiastique serait resté à l'état de lettre morte, tout comme une proposition de la Congrégation des Rites à Rome qui n'aurait pas été revêtue de la sanction pontificale. On ne saurait nier que la sanction soumise au bon plaisir impérial ne fut cette fois exclusivement du ressort clérical. On comprendrait encore que le Synode, après avoir mûrement pris un arrêté qui aurait force obligatoire par lui-même dans la conscience, demanda à l'autorité sécu-

lière la sanction civile. On comprendrait, par exemple, qu'il eut recours à elle pour faire chômer la fête du saint, pour la célébrer avec plus de pompe; mais ici il ne s'agit de rien de semblable. Tout le rapport porte sur trois points: 1° déclarer que Tikhon est saint, c'est-à-dire qu'il est dans le ciel; 2° que ses restes mortels sont de saintes reliques; 3° que sa fête sera honorée par tel ou tel office et fixée à tel ou tel jour. Or, je le demande, M. Dupin lui-même s'aviserait-il de voir là des choses qui relèvent du pouvoir civil?

Se figure-t-on la stupéfaction profonde qui s'emparerait de tout le monde en France, catholiques et incrédules, si l'on demandait à l'empereur des Français de déclarer que tel ou tel personnage est saint, que ses restes sont des reliques, qu'il faut fixer à tel ou tel jour sa fête, et réciter pieusement ce jour-là telle ou telle oraison du rituel? Il faut donc en conclure que, dans la circonstance présente, l'empereur Alexandre n'a pas agi en qualité de prince temporel, mais en qualité de chef de l'Eglise. Ce fait lui reconnait une autorité ecclésiastique quelconque et semble s'être renouvelé

providentiellement en ce temps-ci pour réduire en poussière toute la phraséologie de l'archiprêtre Vasilief en réponse à la belle lettre de l'évêque de Nantes que tous nos journaux se sont, bien entendu, gardé de reproduire, après avoir déclamé sur tous les tons: „L'évêque français ne réplique pas; il s'avoue donc vaincu!" Cette manière d'agir m'a surtout étonné de la part d'un homme aussi distingué et loyal que M. Katkof; mais hélas! en fait de religion les meilleurs de mes compatriotes, et ce qu'il y en a d'excellents est immense, sont encore aveuglés par les plus grossiers préjugés.

Pour en finir avec le nouveau saint, il faut ajouter que sa biographie est très-peu connue. Il est étrange qu'au lieu d'aller le chercher nos théologues n'aient jamais songé à canoniser quelqu'un des hommes vraiment remarquables, comme Nikon, Théophilacte Lopantinski*) et bien d'autres qui,

*) Le patriarche Nikon voulait rendre à l'Église russe sa pureté et son indépendance. Pour atteindre ce but encore désiré, il ne craignit pas d'entrer en lutte avec le tzar lui-même, qui le dépouilla de sa dignité et le réduisit à vivre dans un cachot à pain et à l'eau. Selon quelques historiens, la véritable cause de

à diverses reprises, ont tenté de relever l'église russe. Il est également singulier que celle-ci n'offre plus jamais de femmes à la vénération des fidèles. Sauf quelques princesses qui ont vécu à une époque déjà très-éloignée de nous, il n'y a pas en Russie

---

ses démêlés avec le tzar et de sa disgrâce fut sa conversion au catholicisme. Nikon, rapporte Kulczynski, en visitant un jour des captifs polonais, trouva en leurs mains une image du bien-heureux Josaphat, la leur arracha et la foula aux pieds en prononçant d'indignes paroles. Frappé incontinent de paralysie, le patriarche reconnut sa faute en même temps que la vérité catholique, et, ayant embrassé celle-ci, fut miraculeusement guéri. Quoiqu'il en soit, le métropolite Eugène certifie qu'un des griefs qu'on lui a le plus sévèrement reprochés était d'incliner vers les dogmes latins.

Lopatinski était un des plus savants prélats russes du siècle dernier. Il tenta de purger le sanctuaire des éléments protestants que Pierre Ier, dans sa fureur d'imitation, y avait introduits. Tout-puissants sous l'impératrice Anne, les Allemands parvinrent, en 1732, à le faire enfermer dans ces cachots, au dessous du niveau de la Néva, de la bastille de Saint-Pétersbourg, où la mort est préférable à la vie. Le règne éphémère d'Ivan VI lui rendit la liberté et son siége; mais, perclus de tous ses membres, il mourut bientôt, victime de ses nobles efforts pour la réforme de l'Église russe.

pro
dui
l'ar
lettr
journ
repr
les t
pas ;
nière
d'un l
M. Ka
les m
qu'il y
core av

Pour
faut aj
connue.
le cher
songé à
vraiment
philacte !

*) Le p
russe sa pu
but encore
avec le tzar
et le rédui
l'eau. Selon

L'Apôtre des Monts Alléghaniens.

'et apôtre fut un Russe dont la carrière fre des circonstances vraiment extraordi-aires. Destiné par sa naissance à être evé dans son propre pays aux plus -ands honneurs; il y renonça et préféra : plus brillant avenir le méritoire, mais ımble emploi de propager la foi chré-enne dans le nouveau monde. Même là, ne choisit pas pour exercer son zèle un éâtre apparent et ne voulut rendre témoin ses éminentes vertus que les monts les plus ides qui traversent l'Amérique du nord au d. Durant 41 ans, il consacra sa fortune, ıe intelligence remarquable, des connais-ances littéraires et théologiques approfon-es, au service des sauvages de la Pen-ylvanie. L'obscurité était sa passion; il it autant de soin que d'autres en apportent our y parvenir, à fuir les dignités auxquel-

une femme qui ait été canonisée: nous savons cependant qu'il y en a eu de fort pieuses, de fort vertueuses. Cette absence de femmes dans le martyrologe russe est quelque chose de fort curieux. On ne peut pas sortir de ce dilemme à cette occasion: Ou l'église russe n'en produit plus qui méritent d'être données en exemple, ou bien il y en a, et elle ne les canonise pas malgré leurs mérites; dans ces deux cas, il y a quelque chose de très extraordinaire et qui ne s'explique pas.



L'Apôtre des Monts Alléghaniens.

Cet apôtre fut un Russe dont la carrière offre des circonstances vraiment extraordinaires. Destiné par sa naissance à être élevé dans son propre pays aux plus grands honneurs; il y renonça et préféra au plus brillant avenir le méritoire, mais humble emploi de propager la foi chrétienne dans le nouveau monde. Même là, il ne choisit pas pour exercer son zèle un théâtre apparent et ne voulut rendre témoin de ses éminentes vertus que les monts les plus arides qui traversent l'Amérique du nord au sud. Durant 41 ans, il consacra sa fortune, une intelligence remarquable, des connaissances littéraires et théologiques approfondies, au service des sauvages de la Pensylvanie. L'obscurité était sa passion; il mit autant de soin que d'autres en apportent pour y parvenir, à fuir les dignités auxquel-

les il aurait été certainement appelé s'il eût embrassé l'état ecclésiastique en Europe, ou s'il eût consenti à habiter quelque ville.

Ce solitaire volontaire se nommait le prince Dmitri Galitzin. Né en 1770 à La Haye, où son père était à cette époque ambassadeur de l'impératrice Catherine, rien n'avait été négligé pour son éducation, et heureusement doué d'un cœur naturellement enthousiaste, le jeune prince sut profiter des bienfaits dont la providence l'avait doté. Une tournure élégante, un visage plus qu'agréable, une exquise politesse firent de lui, à 22 ans, un jeune homme accompli. Pour achever ses études, il demanda à voyager, franchit l'Atlantique et voulut juger par lui-même des progrès de la civilisation et de la liberté aux Etats-Unis alors, aujourd'hui si déplorablement séparés. Il y fut cordialement accueilli, très-fêté et choyé, naturellement fort recherché par tout le monde à cause de sa fortune et de son illustre naissance. Ce succès ne le gâta pas et Dieu récompensa sa candeur en lui inspirant tout-à-coup des pensées religieuses.

Il avait été, bien entendu, né et élévé

dans l'église grecque, et par conséquent dans la haine et le mépris pour l'église catholique. La procession du Saint-Esprit fut, on le sait, le prétexte de la funeste séparation des deux Églises et l'ambition des patriarches grecs sa cause réelle. Les dogmes que professe l'église grecque sont parfaitement orthodoxes; comme nous, elle admet la messe, la transsubstantiation, la confession auriculaire, le purgatoire et pourtant personne n'est plus hostile à l'Église d'Occident que les partisans de l'usurpation orientale. Dès leur berceau, les Russes sont excités à abhorer la suprématie romaine, et grands comme petits sont nourris avec un soin particulier dans tous les préjugés et les sentiments hostiles à Rome. Le lecteur peut donc aisément concevoir combien dût être vif le combat qu'eut à soutenir le jeune Galitzin dans son for intérieur avant d'accepter publiquement les doctrines de l'Église romaine. En s'y décidant, il voyait qu'il faisait échouer toutes les espérances fondées sur sa tête, qu'il allait encourir l'inexorable disgrâce d'un père qui l'aimait passionnément et renoncer pour jamais aux faveurs impériales. Ce sacrifice n'ébranla

pas son cœur généreux; il se mit à la recherche de la vérité, et une fois convaincu qu'elle ne se trouvait que dans l'Eglise qui seule répond à toutes nos légitimes aspirations, aucun effort ne lui coûta pour y pénétrer: la vérité était vraiment pour lui cette pierre précieuse qui mérite qu'on vende tout pour la posséder. Il s'arrêta tout court au milieu de son voyage, pour étudier la question qui divise la moitié de l'Europe; il alla consulter, à cet effet, l'oracle de l'église catholique américaine, Mgr. Caroll, à cet époque évêque de Baltimore; et cet illustre prélat, qui joignait aux plus profondes convictions les formes les plus conciliantes, fut pour notre jeune héros ce qu'Ambroise fut naguère à Milan pour Augustin. — Réintégré dans le giron de la communion catholique, le prince Galitzin prit la résolution de ne plus retourner dans son pays natal, d'embrasser l'état ecclésiastique et de consacrer sa vie à propager la foi qui faisait le bonheur intime de son âme. A cette fin, il rompit immédiatément avec la société, et se retira au séminairc de Baltimore, fondé par d'éminents théologiens français exilés par les horreurs de la révolution.

Sa conduite y fût si angélique que Mgr. Caroll ne tarda pas d'un jour, dès qu'il le pût, à lui conférer le sacrement de l'ordre. Une fois prêtre, tout lui prédisait autour de lui l'épiscopat; il y semblait désigné autant par sa naissance que par sa piété. Pour l'éviter, le révérend Galitzin prit le pseudonyme de père Smith, et alla évangéliser la Pensylvanie. Le premier champ de son activité fut Conewago; il élargit ensuite le cercle de ses missions et finit par s'établir au milieu de quelques pauvres familles sur un versant des monts Alléghaniens: il y commença ses travaux apostoliques en 1795, transforma complétement cette contrée au physique comme au moral, et ne la quitta plus jusqu'à sa mort; il employa toute sa fortune à subvenir aux besoins de ses ouailles et épuisa toutes ses forces à leur distribuer les consolations spirituelles. — Outre cela, le révérend Galitzin était doué de rares avantages intellectuels et, comme auteur, il occupe un rang éclatant parmi les écrivains d'Amérique; il écrivait parfaitement en anglais et le parlait presque sans aucun accent étranger. Sa défense des principes catholiques est notre

meilleur ouvrage de controverse; les nombreuses éditions qu'elle a eues en Amérique comme en Angleterre le prouvent suffisamment. Tracée avec vivacité, on y sent cependant l'homme loyal et bien élevé qui même lorsqu'il est obligé d'être incisif; n'approche de la plaie qu'un outil bien poli avec une main délicate. Plein de vertus et de bonnes œuvres, ce prêtre vénérable est mort dans sa 71 année le 6 mai 1840. Sa mort a enlevé à l'église d'Amérique une des plus brillantes lumières et a causé aux Monts Alléghaniens une désolation dont le souvenir n'est pas encore plus effacé que celui de son inépuisable charité.

Multis ille quidem flebilis occidit.

Son tombeau est très-vénéré dans la solitude, où il a passé sa vie, et, arrosé par les larmes du pauvre, le gazon qui le recouvre sera probablement encore vert quand on demandera la place où s'élevaient de somptueux mausolées *).

---

*) Traduit de l'anglais du *Biographical Annual* de New-York.

La Russie et le Comte de Maistre.

Nul auteur moderne n'a assurément autant grandi dans l'opinion publique, depuis qu'il est couché dans son cercueil, que le comte de Maistre. Etudié et goûté seulement par quelques esprits d'élite, montré d'abord au doigt par toute une légion comme un contradicteur farouche de la raison humaine, il a vu peu à peu son auditoire s'élargir; sa parole a été plus approfondie, par conséquent plus admirée et enfin aujourd'hui il n'y a presque pas d'enseignement grave qui, nonobstant quelques persistants murmures, n'appelle à son aide l'originalité concise de ses maximes; la moindre brochure est obligée de le citer, tant il est vrai que, si le talent incomplet s'adresse à un petit nombre, le génie parle à tous et finit par avoir le dernier mot. Chaque découverte de nouvelles pages du comte de

Maistre a fait événement: il en a paru à St-Pétersbourg, en 1858, quelques-unes qui, sans être destinées à avoir beaucoup de retentissement, ne renferment pas moins, comme tout ce qui est sorti de cette plume éblouissante, maints passages propres à faire réfléchir; ce ne sont que cinq lettres adressées à l'amiral Tchitchagof pendant qu'il était ministre de la marine, mais en congé à Paris. Oubliées dans les archives de l'amirauté, elles ont été recueillies par la Bibliothèque impériale et publiées par son intelligent directeur le baron Modeste de Korff.

Dans la première de ces lettres, le système de Copernic lui fournit l'occasion d'une de ces sorties contre le sophisme à la mode dans lesquelles il excellait à demeurer compréhensible sans rien faire perdre à la profondeur de son argumentation. ‚La matière seule n'est rien, écrit-il, et n'a aucune valeur, aucune dignité quelconque. Le plus infime insecte est mille fois plus admirable que l'anneau de Saturne, et si une intelligence animait un grain de sable dans l'espace, il n'y aurait rien d'étonnant de voir tourner tous les corps célestes

autour de ce grain de sable, en supposant ces corps animés et dépourvus d'habitants. Heureusement il y a d'autres raisons, pas meilleures cependant que celles qui me furent dites jadis par un horloger de mon pays. „Je me suis convaincu, me dit-il, que c'est la terre qui tourne et non le soleil, par une raison bien simple, c'est qu'il est absurde de vouloir faire tourner le feu autour du rôti.“ — „Revenant plus loin sur ce même sujet, il continue ainsi: „Toute ma métaphysique porte sur ce principe inébranlable: que tout a été fait *par* et *pour* l'intelligence. La matière même, à proprement parler, n'existe pas indépendamment de l'intelligence. Essayez de vous former l'idée du monde, matériel sans intelligence, jamais vous n'y parviendrez.“ Il ajoute que la vie seule est un infiniment grand, comparée à la matière brute qui n'est rien, et qu'un *insecte* est mille fois plus admirable que l'anneau de Saturne.“ Je ne prétends pas cependant faire tourner le monde autour d'un insecte, mais je dis que s'il n'y avait que lui et la matière brute dans l'univers, il n'y aurait par la moindre raison de lui refuser cet honneur.“

Dans la seconde, le comte de Maîstre trace son portrait en quelques traits qui méritent d'être conservés: „J'ai toujours cette égalité d'humeur que vous connaissez et qui ne se vend dans aucune boutique. Ce n'est pas que je ne voie tout ce que voient mon frère et d'autres; mais j'ai pour maxime que lorsqu'on est condamné à être fusillé, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'aller de bonne grâce au piquet, autrement les spectateurs se moquent de vous, et l'on n'en est pas moins fusillé — *all is over with me.* Je ne dois plus voir mes enfants: ce n'est donc plus vivre; c'est tout au plus n'être pas enterré. Je ne vis plus que par mes souvenirs, par les lettres que je reçois et celles que j'écris, et par l'étude qui va son train comme si j'étais au collége. — Je bouffonne avec ma plume et ma tête est pleine d'idées sinistres. Cependant il serait possible que nous vissions une ère nouvelle à certains égards. Qui sait ce que produira tel ou tel événement? Tout l'univers est dans une fluctuation continuelle.

Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Je me tiens donc prêt et résigné à tous

les événements imaginables; s'il arrive quelque chose de mieux que tout ce que j'ai supposé possible, *corocho**)! Mais dans aucune supposition je ne puis être surpris."

L'homme passionné d'humeur, pour qui l'honneur, comme l'a remarqué un de ses moins heureux commentateurs**), fut le scrupule dans le devoir, se révèle tout entier dans la troisième lettre, en profitant d'une occasion sûre pour jaser à cœur ouvert:

„Je n'ai pas de ces bras souples toujours prêts à s'étendre pour un nouveau serment. J'en ai prêté un à Dieu dans l'Église catholique, j'en ai prêté un autre à mon souverain en naissant dans ses États. Je l'ai confirmé librement comme vassal, comme magistrat et comme ministre. Tout est dit. Je n'y ai mis aucune condition. Je n'ai point dit: à condition que vous serez heureux; à condition que tout ira bien pour vous et pour moi. Je n'ai rien dit de tout cela, et c'est une abomination d'ajouter des

---

*) Terme russe qui signifie très-bien, fort bien.

**) *Correspondance diplomatique de M. de Maistre*, publiée par M. A. Blanc, p. 46.

clauses de son chef à des actes clos et signés. Maintenant si ce souverain me rejette, je tâcherai de me procurer une existence tolérable sous les lois d'un autre; mais s'il croit avoir toujours besoin de moi, lui dirais-je non? Jamais, monsieur l'amiral, jamais. On me dira comme on me l'a déjà dit: Mais c'est le chemin de l'hôpital.“ Premièrement, je n'en sais rien, car dans ce monde, tout pervers qu'il est, la compassion n'est pas absolument éteinte. Mais mettons la chose au pire. Quand je mourrais dans un galetas, croyez-vous que ce grand événement influât sur l'année tropique ou sur l'année sidérale? Un homme n'est rien; il n'importe nullement qu'il meure ou qu'il crève, mais ce qui importe beaucoup c'est qu'il n'y ait pas un vilain de plus dans le monde, car il y en a déjà beaucoup trop.“

La catastrophe survenue au bal du prince Schwarzenberg lui inspire, dans la quatrième lettre, la boutade suivante où, comme toujours, il mêle un grain de morale à l'observation:

„Quel triste animal que l'homme! il ne se peut passer de ses semblables, et cependant il n'y a pas de grands rassemble-

ments d'hommes sans danger physique ou moral, — excepté à l'église, — et voilà pourquoi il s'y ennuie."

Dans la cinquième, je trouve une de ces fortes pensées comme on én rencontre parfois dans Vauvenargues, jamais dans La Rochefoucauld: „L'homme sage doit travailler toute sa vie à se rendre plus fort que lui-même." — et enfin une dissertation sur le mot *Patrie* digne d'être transcrite ici intégralement:

„Un même objet pouvant être considéré sous différents rapports, il est tout simple qu'il ait plusieurs noms, et c'est ce qui a lieu dans toutes les langues. Lorsqu'on considère, par exemple, un certain lieu de l'univers, par rapport seulement à sa position géographique et à sa nature physique, on l'appelle *pays.* On dit c'est un beau pays, c'est un triste pays, il a parcouru du pays. Mais lorsqu'on vient à considérer cette même région dans son rapport avec l'homme qui la possède et qui a droit d'y habiter, et encore dans les rapports, d'un côté de puissance et de protection, et, de l'autre, d'obéissance et de services qui unissent le sujet et le souve-

rain quelconque, alors elle s'appelle *Patrie*. Mais c'est toujours la même chose et il est impossible d'avoir un pays sans une patrie, ni une patrie sans un pays. Lorsque Rousseau a dit: „Dieu garde de mal ceux qui croient avoir une patrie et n'ont qu'un pays,“ il a dit une de ces sottises qui lui sont extrêmement familières, où la fausseté des paroles est couverte par une vaine perfection du style, dont un homme attentif ne sera jamais la dupe. Mais que monsieur l'amiral me permette de répéter ce que j'ai dit il y a longtemps: „Les fausses maximes ressemblent à la fausse monnaie, qui d'abord est frappée par un coquin, et qui est dépensée ensuite par les honnêtes gens, qui ne la connaissent pas.“ Lors donc que l'aimable ami me parle de l'universalité de cette distinction et des conséquences qu'on en tire, je n'ai rien à répondre sinon que j'en appelle à mon creuset, et que chacun a le droit d'en faire autant.

„Il a plu à l'Auteur de toutes choses de diviser les hommes en familles qu'on appelle nations. Le caractère, les opinions et surtout les langues constituent l'unité *des nations* dans l'ordre moral; et dans

l'ordre physique même elles sont dessinées par des caractères éminement distinctifs. On voit au premier coup d'œil que tous les nez tatares doivent habiter ensemble et que l'œil d'une chinoise n'est pas fait pour s'ouvrir à côté de celui d'une italienne. Si les nations sont ainsi divisées et distinguées, leurs habitations le sont aussi. Les mers, les lacs, les montagnes, les fleuves, forment de véritables appartements destinés à des familles plus ou moins nombreuses. Voyez sur la carte l'Espagne, la France. Personne ne peut douter que ces grands plateaux n'aient été dessinés et circonscrits exprès pour contenir de grandes nations, et c'est, en effet, ce qu'on a toujours vu. Il est encore bien essentiel d'observer que, outre l'élément d'attraction qui forme l'unité nationale et qui résulte de la communauté de langue, de caractère, cette unité est encore prodigieusement renforcée par l'élément de répulsion qui sépare les diverses nations. C'est une vérité désagréable, mais, hélas! c'est une vérité, les nations ne s'aiment pas, mais que dis-je? les nations, ce sont les hommes qui ne s'aiment pas. N'entend-on pas dire tous

les jours: „Je suis las des vices et des ridicules des hommes; je m'éloigne du monde autant que je puis, je me renferme dans ma famille.“ Que voulez-vous dire, monsieur? est-ce que vous n'êtes pas un homme par hasard? est-ce que votre famille n'est pas composée d'hommes? Le fait est que vous venez chercher chez vous des défauts qui sont les vôtres, ou, du moins auxquels vous êtes accoutumé, et que votre voisin, qui fait tout comme vous, vous fuit comme vous le fuyez. — Transportez cette triste observation aux nations considérées comme unités morales, vous retrouverez la même vérité cruelle: les nations ne s'aiment pas. Observez une chose singulière. Le nom de toute nation est une injure chez une autre. L'Anglais dit *French dog;* le Turc plus généralement *chien de chrétien;* le Français *plat-rosbiff, lourdaud d'allemand, traître d'italien*, et Dieu sait si on le lui rend! Il suit de cette observation, non seulement vraie, mais trop vraie que le plus imprudent des hommes est celui qui abandonne sa patrie, où il a des droits et jouit de l'attraction commune, pour s'en aller chez une nation étrangère, s'exposer

à la répulsion sans avoir aucun droit pour y résister.

„A cette considération, qui est décisive, se joint celle de la morale, qui l'est encore davantage, si c'est possible. Tout gouvernement jure à tout enfant qui naît sous ses ordres: protection, défense et justice; et réciproquement l'enfant promet: obéissance, secours et fidélité jusqu'à la mort. Anéantissez ce principe, il n'y a plus de société. Une des intentions les plus visibles de la création, c'est que tous les pays soient habités; il y a donc un charme général attaché à ce mot de patrie, et ce charme est plus vif peut-être sous la hutte du Grœnlandais et du Hottentot, que sous les lambris de l'Ermitage et des Tuileries. Et ce sentiment étant nécessaire, naturel et sacré, la conscience de tous les hommes l'a sanctionné puissamment, en repoussant tout homme qui abdique sa patrie. Il dira ce qu'il voudra, il s'excusera comme il l'entendra; jamais il n'effacera cet anathême, et toujours on pensera mal de lui. Qu'y avait-il de plus excusable, de plus louable même, au moins en apparence, que l'émigration des protestants français à la révo-

cation de l'édit de Nantes? Et cependant dans le pays même où ils ont été le mieux accueillis, ils sont toujours une certaine caste séparée du reste de la nation, et je vois toujours un R majuscule sur leur front.

L'étranger ne doit jamais être que voyageur; du moment où il se fixe, sa position devient fausse et désagréable. Cela est si vrai que ce mot d'étranger a été pris pour un synonyme de déplacé, et l'on dit à un homme: „vous êtes étranger ici," pour lui dire „vous ne devriez pas y être." Une exception incontestable à la règle générale est le cas de révolution; en effet, lorsque la souveraineté à laquelle j'ai prêté serment est détruite, je suis libre d'en chercher une autre. C'est exactement le cas d'un mariage dissous par la mort de l'un des conjoints; l'autre a sans doute le droit de se remarier; et cependant il faut bien y songer, même dans ce cas avoué par la conscience, avant de quitter sa patrie, et nous avons vu de beaux exemples des fautes qu'on peut commettre dans ce genre. Mais hors de cette supposition, rien ne peut excuser l'abandon de la patrie. Les défauts du gouvernement seraient le plus

mauvais des motifs, car chacun est obligé de servir et de défendre celui qui est établi chez lui, tel qu'il est. Otez ce principe, l'univers sera plein de promeneurs qui voyageront pour trouver un gouvernement qui leur convienne. Exposer une pareille idée c'est la réfuter. Il y a partout du bien et du mal, et partout où l'on est sage, on peut vivre tranquillement.

For forms of government let fools contest!
Whatever is best administred, is best.

On me dira: „Vous tenez ce discours sous Alexandre; l'auriez-vous tenu sous un autre?" En premier lieu, je réponds oui sans balancer, mais j'ajoute: la même forme de gouvernement n'a-t-elle pas produit Fabius, Scipion, les Gracques et les Triumvirs? Montrez-moi un pays où il n'y ait pas eu d'horrible abus. La nécessité d'aimer sa patrie et de la servir est si évidente que l'étranger même, qui devrait être indifférent, ne pardonne pas à l'homme qui parle mal de la sienne."

Nous avons grand plaisir à signaler la valeur du présent offert par la Russie au monde religieux et lettré; la Russie est soigneuse

de rassembler tout ce qui peut faire honneur au grand écrivain qui, le premier dans notre siècle, en a parlé avec pénétration et amour, sans lui cacher ce que la Providence attend d'elle.

Après l'avoir constaté, passons à une publication plus importante.

Avant qu'une parole brève et inattendue, au premier jour de l'an 1850, eut réveillé en sursaut les esprits les plus distraits et eut retenti comme un coup de tocsin, M. Albert Blanc avait publié, avec l'adhésion de M. de Cavour, une partie très-inexactement commentée de la correspondance diplomatique du comte de Maistre, afin de réfuter par le témoignage du plus grand écrivain catholique de notre siècle ceux qui combattaient, au nom de la religion et de l'histoire, la politique du roi de Sardaigne. Il a complété avec un vrai talent cette importante publication. L'intelligent éditeur ne s'est-il pas cependant fait illusion en supposant qu'elle servirait à laver le cabinet de Turin des reproches que lui adresse la conscience publique?

Comme le disait madame Svetchine, M. de Maistre n'était ni le fanatique, ni

l'absolutiste qu'en pense; mais ce n'est assurément pas du côté de l'invasion, de la guerre sans déclaration de guerre, du subterfuge, du mensonge électoral décoré du titre de suffrage universel, qu'il se serait rangé, lui qui ne cessait de répéter au prédécesseur de Victor-Emmanuel „que tous les princes qui ont attaqué la religion, ceux en particulier qui ont mis la main sur le Pape, ont tous été ou malheureux, ou ridicules, ou l'un et l'autre,“ et qui se plaisait à citer cette maxime d'un avoyer bernois: „tout homme qui parle d'ôter une pouce de terrain au Pape devrait être pendu.“ Loin de nuire à la Papauté, la *Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre* apporte de nouvelles armes à la défense inflexible du droit et de la justice. Je me bornerai à faire ressortir ce qu'elle a d'honorable et d'instructif pour mon propre pays.

„Ceux qui ne connaissent la Russie que par les livres ne la connaissent pas du tout. — On n'a guère publié sur cette nation que de plates louanges et d'indignes libelles au dehors. On parle beaucoup des *abus énormes*, mais c'est que la nation est *énorme;* pour les nations comme pour les

individus, le libertinage est nécessairement proportionné à la force. Il est juste de mettre aussi dans l'autre bassin de la balance l'énorme bienfaisance qui agit en public et en particulier. Le comte de Maistre jette dans chaque bassin de la balance ce qui doit y être mis, et réussit ainsi à déterminer parfaitement ce que possède la Russie et ce qui lui manque.

Ce dont elle peut se prévaloir, c'est un peuple naturellement bon, obéissant, hospitalier, nullement sanguinaire, doué d'une merveilleuse disposition à toute chose, — des troupes d'une valeur à toute épreuve, — une vivacité dans toutes les classes de la société qui tient infiniment à l'impétuosité française. J'en pourrais dire long, mais je ne suis pas sûr que ma plume maîtrise sur ce chapitre mon émotion et préfère laisser parler l'ambassadeur sarde. „En 1812, dit-il, les Russes ont acquis un genre de gloire pur et incontestable, qui ne souffre ni *si*, ni *mais*: c'est celle d'un esprit public unique, d'un dévouement sans bornes, d'une fidélité inébranlable; quand au mérite militaire, il me paraît se borner au courage

le plus admirable: mais sous le rapport de la science militaire, de la hardiesse des plans, de l'ensemble, de la vigueur, de la célérité des mouvements et de l'accord parfait des nombreux agents de ce jeu terrible, ils n'ont rien de commun avec les Français, la seule nation continentale de l'univers qui se batte chez toutes les autres et jamais chez elle.“

Le drame de Sévastopol a ravivé de nos jours les couleurs de ce tableau, mais il en est un autre moins consolant, malheureusement encore aussi exact que lorsqu'il a été tracé. C'est celui que présente une noblesse anéantie par la théorie des grades *), un service militaire matérialisant la

*) „Au commencement de mon séjour ici, raconte M. de Maistre, je voyais beaucoup madame la princesse ..... Quelqu'un m'avertit à voix basse *que cette maison n'était pas faite pour un ministre.* Je ne comprenais pas trop comment l'un des plus grands noms de l'État pouvait me nuire, à moins qu'il n'y eut quelque tache dans la famille; mais on m'ajouta mystérieusement: *Le mari n'est que major.* Ce sont de ces choses que nous ne comprenons pas et qu'il faut comprendre cependant lorsqu'il s'agit de ce pays, d'autant plus que le maître, assez peu amoureux de

fleur de la jeunesse, un état civil vénal, une administration où tout est caché, un système religieux bâtard qui n'est conservé que par ignorance et l'orgueil national le plus déplacé; spectacle que l'illustre penseur ne pouvait étudier sans terreur. „En fait de religion, écrivait-il, le Russe ne sait rien. L'ignorance absolue de la langue latine le rend étranger à toutes les sources de la controverse. Il a beaucoup d'esprit, mais le plus grand esprit ne sait que ce qu'il a appris, et le Russe n'a point encore regardé de ce côté (je parle des laïques). — Pour le clergé, par lui-même, il n'a point d'existence, point de force, point de considération; il ne sait rien, il ne dit rien, il ne peut rien. Jamais un incrédule n'a songé à livrer un combat à l'Église orientale, et jamais celle-ci n'a rien fait pour défendre ses propres dogmes.“

Le clergé russe est, en effet, complétement livré encore à la merci du gouverne-

---

sa noblesse, favorise fortement le grade contre la naissance simple, qui n'obtient rien, absolument rien toute seule.“

ment; les prélats russes se trouvent sous sa dépendance la plus complète, et l'absence de l'indépendance engendre bien des vices. De là aussi résulte un phénomène bien remarquable, „c'est que les personnes qui redoutent et haïssent le plus le catholicisme dans ce pays n'ont cependant ni crainte ni aversion pour le protestantisme, preuve évidente que dans toute cette affaire la raison et la religion ne sont pour rien; car pour peu que ces deux dames fussent consultées, on ne préférerait pas le système qui renverse presque tous les dogmes nationaux à celui qui les maintient tous en proposant seulement d'y en ajouter un.“

Le gouvernement russe aime à user du terme de tolérance. Comment le met-il en pratique: „On peut dire dans la synagogue que *Jésus-Christ était fils d'un soldat;* on peut dire dans la mosquée: *Comment Dieu aurait-il un fils, puisqu'il n'a point de femme?* parce que ces deux blasphèmes se trouvent, le premier dans le Talmud, et le second dans l'Alcoran. Personne ni ne s'en mêle ni ne se plaint. Mais si le prédica-

sa Majesté impériale à lui présenter un mémoire sur la question romaine, M. Tutchef lui exposa sans ambage que Rome est la *racine* du monde occidental, et développa ainsi cet axiome historique: „On ne serait assurément pas accusé de soutenir un paradoxe ou d'avancer une calomnie en affirmant à l'heure qu'il est que tout ce qui reste de christianisme positif à l'Occident se rattache, soit explicitement, soit par des affinités plus ou moins avouées, au catholicisme romain, dont la Papauté, telle que les siècles l'ont faite, est évidemment la clef de voûte et la condition d'existence. Le protestantisme, avec ses nombreuses ramifications, après avoir fourni à peine une carrière de trois siècles, se meurt de décrépitude dans tous les pays où il avait régné jusqu'à présent, l'Angleterre seule exceptée; ou, s'il recèle encore quelques éléments, ils aspirent à rejoindre Rome. Quant aux doctrines religieuses qui se produisent en dehors de toute communauté avec l'un ou l'autre de ces symboles, ce ne sont évidemment que des opinions individuelles. En un mot, la Papauté, telle est la *colonne* qui soutient, en Occident, tout le pan de

l'édifice chrétien resté debout après la grande ruine du seizième siècle et les écroulements successifs qui ont eu lieu depuis."

Ce témoignage m'a paru pour le moins curieux à rappeler, en même temps que la ligne de conduite qu'a tenue la Russie vis-à-vis de la Papauté en tant que puissance politique.

Au commencement de ce siècle, Souvorof exécuta la marche militaire la plus rapide qui se soit jamais vue pour venir aider les cardinaux à élire librement un successeur au prisonnier de Valence. Il semble n'être accouru du fond de la Russie que pour cette mystérieuse mission: après avoir obtenu un premier avantage sur les armées républicaines et les avoir forcées de se replier dans le Piémont, le général russe voit ses plans déjoués par l'habilité de Macdonald et ne subit plus qu'une série d'échecs jusqu'à la sanglante journée de Novi. Plus tard, de même que la Providence avait soulevé jadis les barbares du septentrion pour châtier Rome païenne, elle arma leurs successeurs civilisés pour délivrer Rome chrétienne, et réunit l'Ibère au Moscovite pour

détruire le décret de Vienne du 17 mai 1809. L'empereur Alexandre, — M. Thiers l'a établi, — ne fut pas un des souverains les moins ardents à voir le chef de l'Église reprendre, dans la capitale de la chrétienté, l'exercice d'un pouvoir nécessaire au bonheur du monde, *intimement lié*, ainsi que cela a été reconnu à la veille du scrutin du 10 décembre 1848, *à l'état du catholicisme, à la liberté et à l'indépendance de l'Italie.*

Lorsqu'au congrès de 1856 une guerre entreprise pour l'intégrité du pouvoir ottoman se termina soudainement par une première atteinte à l'autorité du Saint-Siége, le prince Orlof récusa nettement la responsabilité de cette mise en accusation par le comte de Cavour d'une puissance ni prévenue, ni présente. Trois ans s'étant écoulés, un nouveau réquisitoire contre la Papauté, lancé sous forme de brochure, empêcha, on le sait, le prince Gortchakof de se rendre à Paris, et depuis cette époque si le cabinet de St-Pétersbourg n'a pas déclaré que le maintien de la souveraineté pontificale était une des principales bases de sa politique, il s'est du moins abstenu

de la combattre, et n'a modifié en quoi que ce soit ses relations avec elle. Les embarras dont Pie IX est assiégé *du dehors*, comme l'a pertinemment écrit M. Thouvenel, loin de causer à la presse russe une de ces joies malignes qu'on comprendrait mieux qu'on ne l'excuserait, n'ont été envisagés par elle qu'avec un sentiment de respectueuse compassion; elle n'a pas traité de *mercenaires* les héros de Castelfidardo, elle n'a parlé qu'avec déférence de leur chef généreux, et l'organe officiel du ministre des affaires étrangères, analysant le manifeste du détenteur des charges non des talents de M. de Cavour, a laissé deviner qu'il le blâmait davantage que des feuilles *sincèrement* ou soi-disant *catholiques*.

„La question, remarquait judicieusement à ce sujet le *Journal de St-Pétersbourg*, n'est pas de savoir jusqu'à quel point les offres du gouvernement sarde peuvent paraître séduisantes, mais si la Papauté, sans renoncer à son principe, peut les accepter. Or M. Ricasoli ne paraît point se préoccuper de l'acquiescement de la cour de Rome, il semble se reposer tout entier dans l'approbation des puissances qui ont constitué

et reconnu le pouvoir temporel, et qui ont le droit de défaire leur ouvrage. Cette approbation, l'obtiendra-t-il?"

J'espère que la Russie ne la lui accordera jamais. Son attitude passée semble garantir l'avenir, et, pour le moment, sa neutralité, évidemment plus bienveillante qu'hostile, est plutôt une leçon qu'une menace. Quoiqu'il en soit, à la vue d'un si grand nombre de catholiques s'exprimant ou demeurant inertes comme s'ils ne l'étaient pas, il m'a paru juste de singnaler la réserve de ceux qui n'ont pas le bonheur de reconnaitre la vérité catholique et cependant ne l'outragent pas*).

---

*) Tracé il y a quelques mois, cet article n'a plus le mérite de l'actualité, mais il nous a semblé qu'il pourrait servir de jalon au futur historien des oscillations du cabinet de St-Pétersbourg.

La Russie devant le protestantisme.

Un homme qui a mûrement observé la Russie, qui l'a comprise parce qu'il s'y était sincèrement attaché, prévoyait avec douleur qu'elle ne saurait rentrer dans le sein de l'Église sans traverser toutes les vicissitudes du protestantisme. En effet, les populations de la Baltique loyalement protegées dans leurs convictions, plus favorisées que des millions de Grecs-unis; les productions allemandes répandues à profusion dans les écoles de l'empire et jusque dans ses séminaires, — les idées protestantes visiblement en vogue dans la société si remarquable de sa capitale, — les larges emprunts qu'elle faisait à ses voisins

quand elle se donnait la peine d'entrer en discussion; — mille indices graves donnaient raison jusqu'à présent à la prédiction du comte de Maistre. Mais aujourd'hui des faits nouveaux semblent prétendre donner tort à l'illustre penseur, ce qu'il n'aurait assurément pas demandé mieux lui-même. Depuis quelque temps, on n'y caresse plus tant le protestantisme, on s'en méfie davantage, on l'attaque sans provocation, on va jusqu'à le condamner hautement. Ce revirement d'opinion se dessine nettement dans une brochure publiée par un écrivain des plus distingués de Moscou, feu M. Khamikof*). Il est peut-être essentiel, pour l'avenir d'une question qui mûrit à vue d'œil, de constater cette phase religieuse et de se réjouir de ce que les grecs, nos frères bien-aimés, font, sans s'en douter un grand pas vers nous en reconnaissant que la Réforme, niant toute tradition légitime, n'ayant aucune unité vivante, ni dans le passé, ni dans le présent, ne peut offrir ni

---

*) *Du mouvement religieux en Russie au point de vue de son antagonisme avec le protestantisme.* Paris, chez Meyrueis.

une foi indubitable à l'âme humaine, ni même une doctrine arrêtée à la raison.

Je me trouve ici autorisé à indiquer une observation profonde que je trouve dans un ouvrage d'un autre Russe, c'est que la vérité n'est jamais chagrine quand elle compat l'eurreur. Nous avons une innombrable quantité d'ouvrages de controverses, disait le saint missionnaire, qu'il m'est doux de citer. Il faut un microscope pour y découvrir la moindre tainte d'aigreur. Bellarmin, Bossuet, Bergier, ont passé leur vie à discuter, et il n'y a pas dans leurs écrits la plus légère offense, la plus légère personnalité. Les écrivains hétérodoxes présentent le même phénomène quand ils combattent l'incrédulité. C'est que dans ce cas ce sont des chrétiens qui combattent des déistes, des matérialites, des athées; c'est encore la vérité qui réfute l'erreur. Mais dès que ces mêmes hommes tournent leurs armes contre l'Église, à l'instant ce phénomène n'existe plus: ils l'insultent avec la plus grossière violence. Pourquoi? C'est que l'erreur ne peut pas demeurer calme en attaquant la vérité. C'est là un fait pal-

pable et décisif; la conscience ne peut s'y tromper*).

Sans doute, ces *Quelques mots d'un chrétien orthodoxe* renferment une masse de contradictions, une série d'attaques bien plus acerbes contre les *latinisants* que contre ces *pauvres* réformés qui n'ont d'autre tort à ses yeux que de continuer et de développer le *romanisme;* s'il demeure poli avec ceux-ci, il ne garde aucune mesure contre ceux-là, surtout quand ils ont pour nom de Maistre ou Châteaubriand, *prédicateurs totalement dépourvus de conviction, de bonne foit et de gravité;* sans doute, ces pages, élégamment tracées, demanderaient à être refutées dans leur ensemble avant d'être louées dans leurs détails. Mais, ravi d'y rencontrer une parcelle de logique catholique, je suis irrésistiblement entraîné à n'en extraire ici que ce qui nous rapproche, et à en rejeter au loin tout ce qui nous divise; je ne veux qu'admirer et bénir: Dieu fera le reste par des moyens plus sûrs, plus habiles que ma

---

*) *A defence of catholic principles*, by the Rev. Demetrius Galitzin.

participation à un débat où „aucune crainte“ aucune considération n'arrête ma plume, mais où aussi aucun intérêt ne la guide, si ce n'est l'amour le plus ardent de la patrie.

Au moment où les yeux du monde entier suivaient Pie IX sur la terre de l'exil, un diplomate russe distingué, tout en publiant que le *principe chrétien n'a jamais péri dans l'Eglise de Rome*, racine du monde occidental, l'invitait à restituer à l'Église orthodoxe les destinées chrétiennes de l'univers qu'elle avait entre ses mains; il jugeait que l'institution papale était arrivée, apprès une durée de quelques siècles, à cette période de l'existence où la vie ne se fait plus sentir que par une difficulté d'être. M. Laurentie lui répondit avec sa foi et son talent ordinaire. C'est à cette réponse qu'a répliqué à son tour M. Khamikof par la brochure, à laquelle la presse protestante de Paris a généreusement accordé l'hospitalité.*)

Dans son petit mais excellent livre,

*) *Quelques mots sur les communions occidentales, par un Chrétien orlhodoxe.* Paris, chez Meyrueis, rue Tronchet.

M. Laurentie établissait que l'Église grecque, russe ou orthodoxe (car elle a plus d'un titre) inclinait vers le protestantisme qui, selon M. Tutchef, meurt de décrépitude. Le *chrétien orthodoxe* proteste de toutes les forces de son âme contre cette accusation „sans déguiser l'hostilité de sa pensée par une feinte modération d'expression.“ C'est cette protestation qui est satisfaisante, car il faut avouer que sa réfutation en elle-même ne l'est guère. On a avancé que la Russie tend à devenir protestante; le *chrétien orthodoxe* écrit lui-même que nulle part les œuvres du pasteur Vinet ne sont plus vivement appréciées qu'en Russie, et il répond non, vous nous calomniez, elle n'y tend nullement: 1° parce que le protestantisme, après avoir enlevé à la papauté le moitié de ses fidèles, est venu mourir aux confins du monde orthodoxe; 2° parce que l'Église *patriarcale*, séparée depuis mille ans de Rome, n'a pas donné naissance depuis ce temps à un protestantisme de sa façon; 3° enfin, parce que la Russie, malgré ses *plaies spirituelles*, n'a pas produit des hommes comme *Okham*, *Wicklef* ou l'*immortel Huss*, qui, mourant

comme le chrétiens des premiers siècles, pouvaient, du haut le leur bûcher de triomphe, jeter à leurs bourreaux ce mot empreint d'une si sainte et si tendre bienveillance: *sancta simplicitas.*

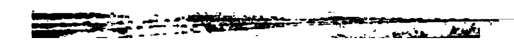
Dire qu'une chose n'a pas été, qu'elle n'existe pas encore, n'est pas démontrer qu'elle ne tende pas à exister. Quelque nouvelle que soit cette méthode de tourner une objection, elle ne réussit même pas à la déplacer. Son ingénieux inventeur a le bon sens lui-même de s'apercevoir d'ailleurs qu'il n'énonce dans ces phrases antihistoriques aucun argument concluant; il s'applique davantage á défendre l'avenir de la Russie en établissant un parallèle entre sa religion et le protestantisme; c'est là la partie vraiment intéressante de son travail, la seule digne d'éloge, parce qu'elle contient un fond de vérité.

Il commence par se demander: qu'est ce que le protestantisme? Est-ce l'acte d'avoir protesté dans une question de foi qui le caractérise? est-ce le libre examen? est-il une véritable réforme? Non, il n'est rien de tout cela. Qu'est-ce donc? Est-ce tout simplement la mise en doute du dogme

existant, la négation du dogme traditionnel, de la tradition vivante, en un mot, la négation de l'Église?

Le monde protestant n'est pas le monde du libre examen, qui appartient à tous les hommes, mais c'est un monde qui en nie un autre. Otez lui le monde qu'il nie, il est mort, car il ne vit que de sa négation. Le corps de doctrine qu'il garde encore, œuvre élaborée par l'arbitraire de quelques savants et acceptée par l'apathique crédulité de quelques millions d'ignorants, ne continue à exister que grâce à la nécessité, de la résistance aux attaques de la confession romaine. Aussitôt que cette nécessité cesse de se faire sentir, le protestantisme se dissout en opinion individuelle sans lien commun.

Après avoir ainsi exactement défini le protestantisme, l'auteur déclare que tout autre est son Église, qui, depuis dix-huit siècles, ne s'est jamais souciée d'aucune autre confession autrement que par le désir qu'elle a de voir tous les hommes revenir à la vérité, et il espère montrer par les considérations suivantes que, malgré les hérésies ou le schisme que le temps et



l'esprit de mensonge pourraient faire sortir de son sein, l'erreur n'y paraîtrait jamais avec le caractère protestant.

Il est à remarquer, dit-il, pue le monde protestant se divise en deux parts fort inégales quant au nombre et à l'importance et qu'on ne doit jamais les confondre. L'une a sa tradition logique, tout en niant la tradition plus ancienne. L'autre se contente d'une tradition illogique. La première est composée des trembleurs, des anabaptistes et des autres sectes de ce genre. L'autre se compose de toutes les autres sectes qu'on nomme réformées. Ces deux moitiés du protestantisme ont un point en commun: c'est le point du départ, la négation de la tradition pendant plusieurs siècles; plus loin, elles se séparent dans leurs principes. La première, qui du reste ne se rattache au christianisme que par un lien bien faible, admet une révélation nouvelle une intervention directe de l'esprit divin; elle part de ce point pour former une Église ou plusieurs Églises avec une tradition indubitable et une inspiration constante. La donnée peut être fausse, mais son application, son développement sont

rationnels. La tradition acquiert une existence logique. Il en est autrement de la seconde moitié des réformés. Elle accepte la tradition de fait et la nie de droit. Un exemple, dit l'auteur, fera sentir cette contradiction.

„En 1847, je descendais le Rhin en bâteau à vapeur, j'entrai en conversation avec un vénérable pasteur, homme éclairé et sérieux. La conversation se porta peu à peu sur des sujets sérieux, particulièrement sur celui de la tradition dogmatique dont il niait la légitimité. Je lui demandai quelle était la confession à laquelle il appartenait. Il était luthérien. Quelles étaient ses raisons pour préférer Luther à Calvin? Il m'en donna de *fort savantes*. En ce moment, un domestique qui l'accompagnait lui présenta un verre de limonade. Je priai le pasteur de me dire à quelle confession appartenait son domestique. Il était egalement luthérien. — Pourquoi préférait-il Luther à Calvin? — Le pasteur resta sans réponse et parut mécontent. Je l'assurai que je n'avais nullement eu l'idée de l'offenser, mais seulement de lui faire voir *l'existence* de la tradition dans le protes-

tantisme. Un peu embarassé mais toujours bienveillant, le pasteur me dit qu'il espérait que l'ignorance qui nécessitait cette apparence de tradition se dissiperait devant les lumières de la science. Et les intelligences faibles, lui dis-je, et la majorité des femmes, et l'ouvrier dont le temps suffit à peine pour gagner son pain quotidien, et l'enfance, et la première jeunesse, dont le jugement sur des questions aussi savantes que celles qui partagent le monde réformé ne vaut pas mieux que celui de l'enfance? — Le pasteur se tut et, après quelques moments de réflexion, il dit: „Oui, oui, c'est une question, *es ist doch etwas darin*, j'y penserai." Nous nous séparâmes. Je ne sais s'il y pense encore, mais je sais bien que le fait de la tradition existe indubitablement chez les réformés, quoiqu'ils en nient énergiquement le principe et la légitimité, et ils ne peuvent ni faire autrement, ni sortir de cette inévitable contradiction. En effet, que les communautés qui admettent l'inspiration divine pour toutes leurs doctrines et pour leurs fondateurs, auxquels ils se rattachent par une filiation non interrompue, admettent aussi implicitement

ou explicitement la tradition, rien de plus rationnel. Mais quel droit peuvent y avoir ceux qui appuient leurs croyances sur la science de leurs devanciers? Qu'on croie que la cour de Rome reçoit ses inspirations du ciel, que Fox ou Jean de Leyde ont été de organes fidèles de l'Esprit divin, — vraies ou fausses, leurs décisions n'en restent pas moins obligatoires pour ceux qui croient à leur mission. Mais croire à l'infaillibilité de la science et d'une science contradictoire est une impossibilité aux yeux du bon sens, et par conséquent tous les savants qui rejettent la tradition comme une révélation constante, sont obligés de considérer tous ceux de leurs frères qui sont moins savants qu'eux comme n'ayant aucune croyance reélle. Ils doivent, pour être conséquents, leur dire: „Frères et amis, vous n'avez pas de religion légitime et vous n'en aurez que quand vous serez devenus des théologiens comme nous. En attendant, passez-vous en.“ Je ne sache pas qu'un tel discours ait été tenu, mais je sais qu'il serait un acte de bonne foi. Il est évident que la grande moitié du monde protestant se contente d'une tradition illégale

à ses propres yeux; et l'autre moitié, plus logique, est trop éloignée du christianisme pour qu'on ait à s'en occuper.

„L'absence de la tradition légitime doit donc être considérée comme le caractère principal de la réforme. Que s'en suit-il? C'est que le protestantisme n'a pas étendu les droits du libre examen, mais a seulement diminué le nombre des données indubitables qu'il soumet au libre examen de ses croyants. Il est certain que la position des protestants comme Église *n'est pas tenable*, et que, rejetant la tradition légitime, ils ne sauraient condamner l'homme qui, en admettant la divinité des saintes Écritures, ne parviendrait pas à y découvrir la réfutation des erreurs d'Arius ou de Nestorius; car un tel homme ne serait coupable qu'aux yeux de la science, et non à ceux de la foi; mais je n'ai pas à attaquer les réformés.“

„Malgré cette dernière phrase adoucissante, le *chrétien orthodoxe* les attaque encore plus loin, en cherchant à montrer son Église inaccessible à l'*orgueil satanique et à la démence sans nom du libre examen.*

„La foi est la suite d'une révélation admise comme telle; elle est la croyance à un fait invisible manifesté par un fait visible; mais elle n'est pas une croyance purement logique et rationnelle; elle est bien plus que cela. Elle n'est pas un acte de la raison seule,. mais un acte de toutes les puissances de l'intelligence saisie et subjuguée dans ses plus intimes profondeurs par la vivante vérité du fait révélé. Elle n'est pas seulement pensée ou sentie, mais pensée et sentie à la fois. En un mot, elle n'est pas la connaissance seule, mais la connaissance et la vie en même temps. Il est évident que l'examen, dans les questions qui ont rapport à la foi, lui emprunte son caractère et diffère totalement de l'examen tel qu'on l'entend ordinairement. D'abord le monde qui lui est soumis n'est plus un monde extérieur à l'homme, mais un monde dont l'homme tout entier, dans la totalité de sa raison et de sa volonté, fait une partie intégrante. Cet examen présuppose des données fondamentales, morales et rationnelles, dont l'âme ne saurait douter, et il n'est, pour ainsi dire, que le développement intelligent de ces données; car le pyrrho-

nisme (s'il pouvait exister sérieusement) exclurait toute idée d'examen sérieux de même qu'il exclut toute possibilité de foi. La moindre de ces données, une foi admise par une âme complétement pure, lui donnerait toutes les autres par une déduction invincible, quoique peut-être inaperçue. Pour l'Église *orthodoxe*, leur totalité embrasse tout l'univers, avec les phénomènes de la vie humaine et toute la parole divine, soit écrite, soit exprimée par la *tradition universelle et dogmatique*, et aucune de ces données ne saurait être retirée au chrétien sans absurdité (comme dans le cas des protestants qui vivent d'une tradition illégitime selon eux-mêmes, parce qu'ils ont rejeté la tradition légitime)... L'examen lui-même, par la multiplicité des données comme par son but, qui est la vérité vivante et non pas seulement logique, exige donc l'emploi de toutes les forces de l'intelligence dans la volonté comme dans la raison, et l'examen intime de ces mêmes forces. Il doit, pour ainsi dire, non seulement prendre en considération l'univers visible, mais la puissance et la portée de l'organe visuel. Son point de départ est

donc le plus humble aveu de sa faiblesse; car il faudrait non point un orgueil satanique, mais une démence sans nom, pour que l'homme s'attribuât aussi bien la perfection morale que la perfection de la raison, et c'est cependant ce qu'il devrait faire pour s'attribuer l'indépendance individuelle, vû que dans ce système l'ombre du péché implique déjà la possibilité de l'erreur, ou plutôt sa nécessité dans le cas où l'homme se permettrait une confiance excessive dans ses propres forces ou dans les dons de la grâce qui lui ont été accordés personnellement. La vérité ne peut donc exister que là où est la sainteté sans tache, c'est-à-dire dans la totalité de l'Église universelle, qui est la manifestatiou de l'esprit divin dans l'humanité."

Répétons cette solution consolante qui ne souffre pas d'équivoque: *la vérité ne peut exister que dans l'Eglise universelle.*

Or il n'y a qu'une seule Église qui *ose* prendre ce titre; vous dites vous-mêmes ailleurs: „nous ne nous nommons pas des catholiques; ce mot implique une perfec- à laquelle nous sommes *loin* de pré-

tendre*). Donc, hors de cette Église, point de vérité, point de salut, à moins qu'on ne soit à son égard dans une ignorance invincible. Vous proclamez ce que nous professons: *Vos dicitis!* Quel funeste malentendu peut encore nous séparer si douloureusement?

Habile et courtois quand il ne lutte que contre le protestantisme, l'auteur, comme conclusion du tableau qu'il en retrace, déclare l'impossibilité de l'implanter en Russie

Privée de larges voies de communication, arrêtée dans son puissant essor, la Russie va être immédiatement et parfaitement dotée de ce bienfait, qui en comprend tant d'autres, par son gouvernement tutélaire. Ouvrière de la dernière heure peut-être, mais ouvrière robuste, elle se rapprochera promptement de ses devancières en profitant de leur expérience. Quelque chose de semblable, qu'on me pardonne cette comparaison, ne se révélera-t-il pas chez elle dans l'ordre moral? Au lieu de perdre

*) *Quelques mots sur les communions occidentales, à l'occasion d'un mandement de Mgr. l'archevêque de Paris*, Leipzig, 1855, page 22.

ses forces en cheminant lentement dans ces sentiers obscurs du rationalisme, qui deviennent chaque jour plus déserts, n'aurons-nous pas l'immense jubilation de la voir s'élancer directement vers la vérité, l'embrasser dans toute sa perfection, en récompense de sa fidélité à conserver intacte une partie notable de cette vérité? L'immobilité, la pétrification de l'Église byzantine qui lui a acquis l'avantage négatif de ne pas participer aux variations et aux désordres des protestants, lui donna le droit dont use M. Khamikof, de dire: „nous ne pouvons avoir rien de *commun* avec la réforme, nous posons sur un terrain *complétement* différent.“ Je ne cherche pas si le terrain sur lequel elle se place est plus heureux que celui du protestantisme, je constate uniquement qu'il est complétement *différent;* ceci me suffit pour le moment. Chacun peut apprécier la gravité des conséquences logiques de cet aveu. Si l'on n'a rien de commun avec le protestantisme, qui est la religion *individuelle;* si l'on repousse également le catholicisme, qui est bien la religion *universelle* de fait et de droit, évidemment on n'ap-

partient qu'à *une communion locale.* Reste à se demander de bonne foi si l'Église de Jésus-Christ, manifestation de l'Esprit divin dans l'humanité, peut s'abaisser à n'être qu'une *Eglise nationale;* si la vérité, fruit de son sang répandu pour tous les hommes sur la croix, peut ne demeurer depuis mille ans que l'apanage exclusif d'une Église.

Patriarcale sans patriarche? Poser la question, c'est la résoudre; ou bien si l'on ne veut pas peser sa pensée, il faut imiter ce pauvre moine dont notre spirituel auteur nous raconte la légende suivante:

Un ermite, dont la vie exemplaire était éclairée par les dons de la grâce divine, partageait l'erreur assez commune de son temps de croire que le roi de Salem était non un type, mais une manifestation du Roi de paix véritable, du Sauveur des hommes. Le saint évêque, dans le diocèse duquel il se trouvait, l'invita à une conférence, et, sans entamer de discussion, lui proposa de passer la nuit en prières. Le lendemain, il lui demanda s'il persistait dans son opinion. L'ermite répondit: j'étais dans l'erreur; que Dieu me pardonne mon péché;

„il avait compris clairement, *parcequ'il avait prié humblement.*“

Voilà le grand remède: il faut prier; le *Chrétien orthodoxe* a bien raison de tout attribuer à l'humble prière. C'est là le grain de sénevé que je voudrais semer dans son champ et le nôtre. Cette semence est la plus petite de toutes, mais lorqu'elle a cru, dit le Maître, elle est la plus grande de toutes les plantes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer dans ses rameaux.



Une voix de Russie.

Un écrivain qui déploie un rare talent au service d'une mauvaise doctrine qui n'a plus même l'attrait de l'originalité, a fondé à Londres une imprimerie russe, qui malgré ou à cause de son caractère révolutionnaire est devenue une vraie puissance. Le danger comme l'habileté de cette entreprise ont été signalés dans un livre admirable et qu'on ne saurait assez consulter*). Outre une revue intitulée l'*Etoile Polaire*, le fécond publiciste dont nous voulons parler rassemble dans un petit recueil périodique tous les articles envoyés de Russie, et il faut lui rendre la justice qu'il a le bon goût de les

*) Voy. *La Russie sera-t-elle catholique?* par le P. Gagarin.

hussards, procureur général du très-saint synode; quelqu'un tout en rendant pleine justice à ses qualités personnelles, dit: nous avons maintenant *un patriarche .... à éperons!* En effet, le colonel de hussards, bientôt aide de camp général, jouissant de l'entière confiance de son maître, prit la première place dans le gouvernement ecclésiastique. Par ses soins, le synode se transforma en un ministère. Le pouvoir séculier s'empara complétement du côté extérieur de l'Église. Il n'osa pas encore, il est vrai, se mêler de dogmatiser, mais la vie intérieure de l'Église ne s'en éteignit pas moins. Le clergé fut salarié, les prêtres prirent le caractère de fonctionnaires à larges manches, et en même temps dans l'éducation cléricale si corrompue et si inféconde, il ne s'opéra aucune réforme essentielle. Si les mœurs du clergé s'améliorèrent, ce fut plutôt un effet du temps que de l'éducation. Son influence sur le peuple demeura, comme auparavant, absolument nulle. Loin de faire quelque progrès spirituel, le peuple tendit à s'éloigner de plus en plus de l'Église officielle. La force de perfectionnement et de conversion s'éclipsa; la source vivifiante se tarit.

La liberté des entretiens et des controverses religieuses, que la tyrannie allemande de Biren avait respectée, fut anéantie. La police dispersait sans distinction les fils de l'hérésie et ceux de l'orthodoxie, quand, suivant un antique usage, ils s'assemblaient la semaine sainte à l'ombre des cathédrales du Kremlin pour éclaircir entre eux les points qui les divisaient. A l'instar de la discipline militaire, où toute réplique est défendue, on exigeait même des orthodoxes, en matière de foi, le plus strict silence et la plus entière soumission.

Que dirions-nous touchant les Raskolniks*)? C'est plus d'une fois, et il n'y a pas encore longtemps, que furent prises les mesures les plus sévères et les plus violentes pour les affaiblir et les faire disparaître, si c'était possible. En cela on n'était évidemment pas guidé par la foi, mais par la politique, car on divisait les Raskolniks en deux catégories, on distinguait *ceux qui priaient pour le Tzar* d'avec *ceux qui ne priaient pas pour le Tzar*, et

*) Nom générique que l'Église russe donne à ses schismatiques.

c'est contre ces derniers seulement qu'on publia une implacable croisade. Quelques-uns firent semblant de se soumettre; mais en réalité, la sévérité et la persécution ne firent qu'augmenter les sectes.

Il y a quinze ans on comptait en Russie à peu près 7 millions de sectaires, aujourd'hui on en évalue le nombre à 13 millions! Il y a des gouvernements presque entièrement peuplés de Raskolniks. Le rit de plusieurs sectes ne défend nullement de prier pour le Tzar, et elles ne prient cependant pas pour lui uniquement parce que la persécution a étouffé la prière. Les membres de ces sectes sont, à mon avis, plus dangereux que les *douhobortzi* et les *malakani*, qui ne prient pas pour le Tzar par des raisons dogmatiques, mais se distinguent d'ailleurs par leur humble soumission *).

*) Les *douhobortzi* ou pneumatoniaques ne datent que de l'an 1770; le peuple les nomme *far-maçons* ou *francs-maçons*. Ils admettent la préexistence des âmes à la création; le Fils de Dieu n'est à leurs yeux que l'esprit universel de l'humanité; ils attribuent le salut des hommes à un Christ idéal, et non au Christ historique dont ils rejettent l'existence; ils s'attendent à régner sur le monde entier; ils profes-

Au milieu de ces manifestations si déplorables, il est pourtant impossible de ne pas se réjouir de ce que les sectes insensées s'affaiblissent quelque peu et de ce que ce ne sont que celles qui sont plus raisonnables qui s'augmentent. Il est évident que la faculté intellectuelle se développe dans le peuple russe. On demandait dernièrement à un raskolnik d'une secte excessivement remarquable, qui est ce qui leur avait enseigné une pareille doctrine? Il répondit: Mais nous l'avons nous-mêmes imaginée.

Est-ce la faute d'un peuple complétement livré à lui-même en ce qui concerne la foi,

---

sent une égalité parfaite entre les hommes; ils se livrent en secret à d'épouvantables orgies, et ils adorent un jeune adolescent vêtu de blanc, qui est à leurs yeux le symbole de l'Esprit divin. Les *malakani*, mangeurs de lait, sont des espèces de millénaires; ils n'ont pas de hiérarchie, pas de clergé, pas de temples, pas d'images, ils n'admettent pas le serment; leur doctrine présente un système théologique et philosophique tiré des plus anciennes hérésies et des rêveries du spiritualisme moderne; ils possèdent en manuscrit une traduction des œuvres de Jung Stilling.

Voyez: *la Question religieuse en Orient*, Paris, 1854, p. 217.

ne recevant aucune éducation religieuse, n'ayant devant les yeux qu'un clergé ignorant, grossier, vénal, — est-ce sa faute si, profitant de la faculté intellectuelle, dont la nature l'a abondamment pourvu, il imagine lui-même une croyance qui n'est pas d'accord avec l'enseignement de l'Église? Comment réfuter cette croyance, fruit de ses méditations intimes par de violentes mesures de police? La police peut forcer de se taire ou, ce qui est encore bien pis, de simuler la conversion; mais le commissaire de police peut-il réussir là où échoue notre clergé lui-même, qui malheureusement compte peu de membres qui soient au-dessus du médiocre et qui soient pénétrés de cet amour qui est l'unique guide de la vérité?

La majeure partie de nos raskolniks se distingue par la moralité, par des habitudes d'ordre, par un grand amour du travail et par conséquent par l'aisance. Les raskolqui ont été exilés au Caucase sont, pour toute cette contrée, un modèle de pureté et de mœurs et d'économie. On peut hardiment l'avancer, les schismatiques constituent en général la fleur de nos classes

agricoles. C'est en eux que se rencontre tout ce qui se cache d'indépendance dans le paysan russe. Parmi eux, surtout dans la classe marchande, il se trouve des capitalistes importants. Leurs enfants qui fréquentent et habitent la capitale, ne sont plus raskolniks au fond de l'âme; ils ne seraient pas éloignés de renoncer à leur hérésie et à leur barbe; mais, semblables à nos juifs civilisés et à nos Polonais catholiques ils restent fidèles à la foi de leurs pères, purement par opposition, par indignation contre de violentes mesures. Ce fait est significatif. Qu'il advienne, ce dont Dieu nous préserve, de nouvelles persécutions et l'on verra nos raskolniks se réfugier en masse dans les colonies de leurs frères d'Autriche, de Turquie et de Prusse; déjà, ils ne cessent de s'y transporter individuellement en y transportant des valeurs considérables.

Comme chacun le sait, on ne se contenta pas chez nous de convertir violemment les raskolniks; on en usa de même et dans une immense proportion avec les

uniates *), les catholiques des provinces polonaises et les protestants des provinces baltiques.

Il est possible que les descendants de ces nouveaux convertis deviennent à la longue Russes et bons orthodoxes, mais quelle confiance peut-on avoir dans la nationalité et la foi improvisées des convertis actuels? Le grave inconvénient de ces conversions est qu'elles ont indisposé encore davantage contre le gouvernement russe les Polonais qui, sans cela, lui étaient peu favorables, et qu'elles ont ébranlé dans la noblesse de Livonie, et même dans la classe moyenne, une fidélité qui lui était depuis longtemps acquise.

L'avantage de ces iniques conversions est-il plus considérable, ou du moins équivalent au préjudice, encore mal apprécié, qu'elles nous ont apporté? En Pologne, le catholicisme est devenu la devise d'une op-

*) Les Russes appellent ainsi les populations russes et polonaises qui, jusqu'au 12 février 1839, demeurèrent fidèles à l'*union du concile de Florence*, et n'en furent même alors détachées que contre leur gré.

position plus ardente. Notre persécution contre l'Église nationale y aida les classes élevées à exciter contre nous, dans les classes inférieures, un sentiment de répulsion auquel elles n'avaient pas jusqu'alors participé. L'impression pénible que produisirent dans le temps ces conversions parmi les populations catholiques et protestantes de l'Occident est loin d'être effacée. Les mesures violentes et atroces qui ont conquis quelques adhérents ignares à la population orthodoxe ont beaucoup contribué dans la dernière guerre aux antipathies que nous ont témoigné des millions d'individus ordinairement étrangers à toute préoccupation religieuse.

Au lieu de russifier aussi cruellement la Russie et la Livonie, le gouvernement n'aurait-il pas mieux fait de laisser le soin de ces conversions au temps et à la force des choses? L'Alsace allemande, incorporée à la France, est un frappant exemple de la prépondérance qu'une race civilisée acquiert sur celle qui l'est moins, et du système le plus sûr pour lier celle-ci à celle-là. Le peuple en Alsace parle jusqu'à présent dans

son idiôme; le tiers de ses habitants est composé de réformés, d'anabaptistes, d'israélites, et, malgré cela, tous sans exception tiennent à la France par le cœur, et il n'y a que la force des armes qui puisse les détacher de leur patrie adoptive. Pourquoi l'Alsace est-elle si attachée à la France? Parce que celle-ci a toujours respecté sa nationalité, n'a jamais vexé aucune classe de ses habitants, ne lui a ôté aucun droit antérieur à sa domination et l'a fait participer à de nouvelles prérogatives. Les transformations solides, même politiques, ne s'accomplissent que peu à peu et d'elles-mêmes quand le peuple subjugué commence à sentir la supériorité morale du peuple conquérant. C'est ainsi que ce sont russifiés les races finnoises qui sont actuellement si bien mêlées avec les Russes qu'on ne saurait les en distinguer. C'est ainsi que se seraient doucement russifiés les prosélytes qu'on a obtenu par la violence.

Par rapport au royaume de Pologne et en général à l'élément polonais en Russie, le système de russification s'exécute avec plus d'exagération encore. Il s'y attaque

impitoyablement, non-seulement à la foi de leurs pères, mais encore à la langue et aux coutumes nationales, mais là ce système rencontre un métal d'une désespérante dureté et qui ne se prête guère à être fondu.

La nécessité de réunir la Pologne à la Russie est un mal inévitable comme celle de subjuguer le Caucase. Le Caucase et la Pologne — voilà nos deux grandes plaies, dont ne peut nous guérir qu'un médecin bien habile, et auxquelles les efforts les plus héroïques n'ont apporté jusqu'à ce jour aucun adoucissement. Mais il me semble plus facile de dompter le Caucase que la Pologne, car il est plus facile de venir à bout de la barbarie que de la civilisation, et en Pologne nous avons affaire à une civilisation ancienne, qui, spécialement dans le sein des classes élevées, a jeté de nombreuses et profondes racines.

Vaincre par la force cette riche civilisation occidentale, est tout simplement impossible: chaque violent essai de compression ne fera que l'affermir, et notre marteau ne

servira qu'à souder toutes ses parties éparses en une masse plus compacte. S'il est vrai, que le gouvernement est le corps et la nationalité l'âme de la société, la Pologne, nouvel Israël, présente un saisissant tableau de la vie stérile de l'âme privée du corps. Lier mécaniquement l'âme de la Pologne au corps de la Russie est un problème contre nature, conséquemment insoluble; créer une nouvelle âme à la Pologne et la faire russe est pareillement une chimère, surtout dans les conditions présentes. Pour réunir des éléments si divers, il ne reste réellement qu'à employer le seul moyen qui n'a pas été expérimenté: imiter en Pologne et dans les autres provinces adjacentes à l'Empire la politique intelligente de la France en Alsace.

On nous objectera que l'exemple de l'Alsace, ou celui des races finnoises, dont nous avons parlé plus haut, ne saurait s'adapter à la Russie Blanche, aux provinces Baltiques et encore moins au royaume de Pologne. En Alsace, il n'existait pas entre la France rien de semblable à la haine séculaire que là Pologne nourrit contre la

Russie. En Finlande, son manque de population, sa grande étendue de terres incultes ont permis à des colonies russes de s'y installer plus facilement qu'ailleurs: appliquer donc la méthode française à notre Pologne, coloniser la Russie Blanche et la Livonie comme la Finlande, ne serait souvent pas aisé, quelquefois impossible.

Assurément, il ne serait pas aisé, il serait impossible d'appliquer à des circonstances différentes cette méthode sans aucune modification, mais nous sommes convaincus que, même aujourd'hui, après tant de fautes et de si déplorables mesures, il y a encore possibilité d'harmoniser l'œuvre de l'adjonction morale des provinces d'origine étrangère avec la Russie. C'est intérieurement et non extérieurement qu'il importe de la russifier. *Parlez la langue qu'il vous plaira, professez la foi qui vous convient; seulement aimez la Russie!* voilà ce qui serait essentiel de faire entendre aux membres non russes de l'Empire russe! Alors la russification se fera d'elle-même. Mais obliger l'amour par décret est une chimère. Efforcez-vous d'inspirer de l'amour

et de l'estime et sachez bien que vous n'y réussirez que quand vous vous serez posés vous-mêmes, à un point de vue moral, intellectuel et politique, plus haut que les peuples qui vous sont soumis. Les Allemands d'Alsace ne sont pas d'une autre nature que les Allemands de Livonie ; pourquoi ceux-là ne se regardent-ils plus que comme des Français et ceux-ci demeurent-ils obstinément Allemands? Les Polonais de Posen se rallient plus volontiers à l'autorité prussienne que les habitants de la Grande-Pologne à l'autorité russe, et cependant entre les Polonais et les Prussiens il y a bien moins de points de ralliement qu'entre les Polonais et les Russes. A quoi tient ce phénomène? Nous nous bornons à le constater, laissant à chacun le soin de compléter notre pensée.

Notre malheur consiste en ce que nous avons voulu mettre sur tous, indigènes comme étrangers, un seul et même uniforme. Nous nous sommes engoués d'uniformité et, je le demande, quelle vie peut-on attendre de ce rêve? Pourquoi, par exemple, avons-nous provo-

qué un mécontentement inutile au Caucase, dans les principautés danubiennes et ailleurs, en y introduisant plus ou moins la bureaucratie et l'administration russe? Un bon gouvernement consisterait-il uniquement de l'anéantissement de toute individualité, et l'intégrité d'un empire dépendrait-elle du nivellement de tous ses membres?"

Cet extrait, empreint d'une si grande impartialité pour la Pologne, me semble fait pour ranimer les cœurs catholiques et les rassurer sur les éventualités de l'avenir; car Dieu, — dit quelque part Balmès, qui avait un esprit prophétique, — ne laisse jamais son œuvre inachevée et sait la conduire à sa fin par des voies que l'homme ne peut comprendre. Sans doute, on n'efface pas en un jour des siècles d'iniquités, quelques lois ne suffisent pas pour rendre capable de la liberté un peuple depuis longtemps opprimé; mais quand la Providence daigne enfin relever une nation, ses ressources sont impénétrables et elle aime ordinairement à se servir des instruments les plus imprévus et les plus divers.

La tolérance n'est encore en Russie

qu'une aspiration généreuse; il est temps qu'elle soit sanctionnée par la loi. Le gouvernement aurait tout à gagner en renonçant aux errements du passé, en reconnaissant les nécessités de la situation présente; il aurait tout à redouter en maintenant des mesures si surannées et si opposées au degré de civilisation que nous avons atteint.

Un fou qui ne l'était pas.

Il y a quelques années, racontait véridiquement en 1839 un voyageur français, un homme d'esprit, bien vu de tout le monde à Moscou, noble de naissance et de caractère, mais, malheureusement pour lui, dévoré de l'amour de la vérité, — passion mortelle en Russie et dangereuse ailleurs, — s'avisa d'imprimer que la religion catholique est plus favorable au développement des esprits, au progrès des arts, que ne l'est la religion byzantine russe. La vie du prêtre catholique, dit-il, vie toute surnaturelle, ou qui du moins doit l'être, est un sacrifice volontaire et journalier des penchants grossiers de la nature; c'est la preuve en action et incessamment renouvelée aux yeux d'un monde incrédule de

la supériorité de l'esprit sur la matière, sacrifice toujours recommencé sur l'autel de la foi, pour prouver aux plus impies que l'homme n'est pas soumis en tout à la force physique, et qu'il peut recevoir d'une puissance supérieure le moyen d'échapper aux lois du monde matériel. Il ajoutait: „Grâce aux réformes opérées par le temps, la religion catholique ne peut plus employer sa virtualité qu'à faire du bien.“ En un mot, il prétendait que le catholicisme avait manqué aux grandes destinées de la race slave, parce que là seulement se trouve à la fois enthousiasme soutenu, charité parfaite et discernement pur; il appuyait son opinion d'un grand nombre de preuves et s'efforçait de montrer les avantages d'une religion indépendante, c'est-à-dire universelle, sur les religions locales, c'est-à-dire bornées par la politique.

Cet article, échappé je ne sais par quel miracle ou par quel subterfuge à la surveillance de la censure, mit la Russie en feu: Pétersbourg et Moscou la Sainte jettèrent des cris de rage et d'alarme; la conscience des fidèles se troubla tellement que d'un bout de l'empire à l'autre on

demandait la punition de l'imprudent avocat de la mère des Églises chrétiennes, ce qui n'empêchait pas l'écrivain téméraire d'être conspué comme novateur; car, — et ceci n'est pas une des moindres inconséquences de l'esprit humain presque toujours en contradiction avec lui-même dans les comédies qui se jouent en ce monde, — le mot d'ordre de tous les sectaires, c'est qu'il faut respecter la religion sous laquelle on est né, vérité trop oubliée des novateurs, qui, en religion, en politique, ne cherchent le plus souvent qu'à faire de l'autorité à leur profit; enfin, il n'y avait pas assez de knout, pas assez de Sibérie, de galères, de mines, de forteresses, de solitudes dans toutes les Russies pour rassurer Moscou et son orthodoxie byzantine contre l'ambition de Rome, servie par la doctrine impie d'un homme traître à Dieu et à son pays! On attendait avec anxiété l'arrêt qui déciderait du sort d'un si grand criminel; cette sentence tardant à paraître, on désespérait déjà de la justice suprême, lorsque l'empereur Nicolas, dans son impassibilité miséricordieuse, déclara qu'il n'y avait point lieu à punir, qu'il n'y avait point de crimi-

la supériorité de l'esprit sur la matière, sacrifice toujours recommencé sur l'autel de la foi, pour prouver aux plus impies que l'homme n'est pas soumis en tout à la force physique, et qu'il peut recevoir d'une puissance supérieure le moyen d'échapper aux lois du monde matériel. Il ajoutait: „Grâce aux réformes opérées par le temps, la religion catholique ne peut plus employer sa virtualité qu'à faire du bien.“ En un mot, il prétendait que le catholicisme avait manqué aux grandes destinées de la race slave, parce que là seulement se trouve à la fois enthousiasme soutenu, charité parfaite et discernement pur; il appuyait son opinion d'un grand nombre de preuves et s'efforçait de montrer les avantages d'une religion indépendante, c'est-à-dire universelle, sur les religions locales, c'est-à-dire bornées par



demandait la punition de l'imprudent avocat de la mère des Églises chrétiennes, ce qui n'empêchait pas l'écrivain téméraire d'être conspué comme novateur; car, — et ceci n'est pas une des moindres inconséquences de l'esprit humain presque toujours en contradiction avec lui-même dans les comédies qui se jouent en ce monde, — le mot d'ordre de tous les sectaires, c'est qu'il faut respecter la religion sous laquelle on est né, vérité trop oubliée des novateurs, qui, en religion, en politique, ne cherchent le plus souvent qu'à faire de l'autorité à leur profit; enfin, il n'y avait pas assez de knout, pas assez de Sibérie, de galères, de mines, de forteresses, de solitudes dans toutes les Russies [illegible]urer Moscou et son orthodoxie [illegible] contre l'ambition de Rome, [illegible]a doctrine impie d'un homme [illegible]u et à son pays! On [illegible]ndait [illegible]é l'arrêt qui déciderait [illegible] criminel; cette sen[illegible]aître, on désespérait [illegible]rême, lorsque l'em[illegible]on impassibilité mi[illegible]qu'il n'y avait point [illegible]avait point de crimi-

à détruire; qui fait que l'Europe est toujours une, qu'elle vit d'une vie commune. La racine du mal ainsi mise à nu, le remède était facile à trouver: il fallait rentrer dans le concert européen, non par une imitation extérieure et superficielle des résultats de la civilisation, mais par un retour à cette unité dont le pape est la personnification la plus haute et la plus sensible."

Ces grandes idées sont développées avec une singulière dextérité d'esprit dans les œuvres choisies du philosophe moscovite que le R. P. Gagarin vient de rassembler en un volume*) qui contient une pièce charmante sous le titre d'*Apologie d'un fou*, et diverses lettres dont les plus importantes sont adressées à une dame. Tchadaief y gémit sur les tendances futiles de la société russe, sur sa marche oblique qui ne conduit à aucun but. Tout le monde à Moscou lui semble en voyage: „Point de sphère d'existence déterminée pour personne, point de bonnes habitudes pour rien, point de règle pour aucune chose; point même de foyer domes-

*) A Paris, chez Franck.

tique; rien qui attache, rien qui réveille nos sympathies, nos affections, rien qui dure, rien qui reste; tout s'en va, tout s'écroule, sans laisser de traces ni au dehors ni en vous. Dans nos maisons, nous avons l'air de camper; dans nos familles, nous avons l'air d'étrangers; dans nos villes, nous avons l'air de nomades, plus nomades que ceux qui paissent dans nos steppes, car ils sont plus attachés à leurs déserts que nous à nos cités. — Nous ne vivons que dans le présent le plus étroit, sans passé et sans avenir, au milieu d'un calme plat. Et si nous nous agitons parfois, ce n'est ni dans l'espérance ni dans le désir de quelque bien commun, mais dans la frivolité puérile de l'enfant qui se dresse et tend les mains vers le hochet que lui présente sa nourrice. Nos souvenirs, s'écrie-t-il enfin, ne datent pas d'au-delà de la journée d'hier; nous sommes pour ainsi dire étrangers à nous-mêmes. Nous marchons si singulièrement dans le temps, qu'à mesure que nous avançons, la veille nous échappe sans retour."

Ce phénomène est une conséquence naturelle d'une culture toute d'importation et

d'imitation. La raison chrétienne ne souffrant aucune sorte d'aveuglement, celui du préjugé national moins que tout autre, notre moralité ne met pas son amour propre à nier le mal qui ronge la société russe, mais il ne constate ses ravages que pour y apporter un terme; il ne sonde la plaie que pour s'assurer du remède à lui appliquer.

Pour qu'une société soit vivante, il faut que la vérité y descende de la région de la spéculation dans celle du réel, que l'action du dogme y soit aussi palpable que constante. Tchadaief ne trouve pas ce caractère dans les sociétés protestantes, qui ne vivent que de vœux et d'imaginations et ont un si étrange goût de ruine qu'on dirait qu'elles n'aspirent qu'à s'anéantir et qu'elles ne veulent rien de ce qui pourrait les faire trop durer. Une seule société lui paraît fondre merveilleusement les plus nobles instincts de l'homme avec ses plus intimes sentiments, c'est cette Église-mère qui fait de tous les enfants de Jésus-Christ une seule famille de frères, réunis sous un père commun.

Que la Papauté, dit-il, soit, comme on le voudrait, d'institution humaine, si les

choses de cette proportion se faisaient de main d'homme, je le veux bien, mais elle dérive essentiellement de l'esprit du christianisme, signe visible d'unité, et puisqu'il y a eu division, de plus, signe de réunion. A ce titre, comment ne pas lui déférer la supériorité sur toutes les sociétés chrétiennes? Et qui n'admirera ses singulières destinées? Malgré toutes ses vicissitudes et tous ses désastres, malgré ses propres fautes, malgré tous les assauts de l'incrédulité, malgré son triomphe même, la voilà debout, plus ferme que jamais! Dépouillée de son éclat humain, elle n'en est que plus forte, et cette indifférence où l'on est à son égard ne fait que l'affermir encore plus et que mieux garantir sa durée. Autrefois c'était la vénération du monde chrétien qui la faisait subsister, un certain instinct des nations qui leur faisait voir en elle la cause de leur salut temporel aussi bien que de l'éternel; maintenant c'est son humble attitude au milieu des puissances de la terre. Mais toujours elle remplit parfaitement sa destination, elle *centralise* les pensées chrétiennes, les attire les unes vers les autres, rappelle à ceux-mêmes qui ont

renié l'unité, ce principe suprême de leur foi, et toujours, par ce caractère de vocation céleste dont elle est empreinte, plane majestueusement au-dessus du monde des intérêts matériels.

„Quelque peu que l'on ait l'air de s'en occuper aujourd'hui (c'était en 1829), que tout à coup elle vienne, par impossible, à disparaître de dessus la terre, vous verrez l'égarement où tomberont toutes les communautés religieuses, quand ce monument vivant de l'histoire de la grande commumunauté ne sera plus en leur présence. Cette unité visible, dont elles font si peu de cas maintenant, on voudra la retrouver partout, mais nulle part elle ne se montrera.“

Ces lignes semblent avoir été tracées en vue des événements contemporains, et si quelque chose pouvait frapper nos *sincères catholiques*, ce devrait être cette coïncidence des esprits les plus divers à reconnaître dans la Papauté, telle que les siècles l'ont faite, l'axe de la chrétienté.

Le fameux article qui avait valu à notre auteur un certificat de folie, avait soulevé contre lui une tempête de vanités grossières ou serviles. Peut-être y avait-il mis

un peu trop d'impatience dans l'expression, un peu trop d'excès dans la pensée; il chercha à atténuer ces taches dans son *Apologie d'un fou*. „Je n'ai point appris, dit-il, à aimer mon pays les yeux fermés, le front courbé, la bouche close.“ Et à ce sujet, il observe excellemment que, si c'est une fort belle chose que l'amour de la patrie, il existe toutefois quelque chose de mieux encore: l'amour de la vérité. L'amour de la patrie fait les héros, l'amour de la vérité fait les sages, les bienfaiteurs de l'humanité. C'est l'amour de la patrie qui divise les peuples, qui nourrit les haines nationales, qui parfois couvre la terre de deuil; c'est l'amour de la vérité qui répand les lumières, qui crée les jouissances de l'esprit, qui rapproche les hommes de la Divinité. Ce n'est point par le chemin de la patrie, c'est par celui de la vérité que l'on monte au ciel.

Profondément libéral, Tchadaief ne l'était pas dans le sens faux que l'on prête actuellement à cette qualité.

„J'ai toujours pensé, déclare-t-il nettement, que le genre humain ne devait marcher qu'à la suite de ses chefs naturels;

qu'il ne saurait avancer dans les voies de son progrès véritable que guidé par ceux-là qui, d'une manière ou d'une autre, ont reçu du ciel même (et non d'une étoile) mission et puissance pour le conduire; que la raison générale n'était point la raison absolue, ainsi que l'a cru un grand écrivain de nos jours; que les instincts des majorités étaient infiniment plus passionnés, plus étroits, plus égoïstes, que ceux de l'homme isolé; que ce que l'on appelle le bon sens du peuple n'était point du tout le bon sens; que la vérité ne jaillissait point de la cohue et qu'elle ne saurait être figurée par un chiffre.“

En effet, on ne serait guère avancé, ainsi que l'a remarqué M. Guizot *); pour avoir repoussé les violences et les mensonges du pouvoir absolu si on ne fait que les échanger contre les violences et les mensonges du suffrage universel. Et, comme l'a dit à son tour le comte de Falloux, il faut toujours revenir, — Société, État, Église, — aux âmes élevées et délicates. Depuis le christia-

*) Voir L'*Eglise et la Société chrétiennes en* 1861, page 112.

nisme, c'est toujours elles qui ont eu le dernier mot et la meilleure place dans l'histoire. On peut, de temps en temps, ameuter contre elle des foules et faire retentir des clameurs; mais les foules se dispersent, les clameurs deviennent silence et les grandes âmes leur survivent avec le cortége des seules idées et des œuvres fécondes.

Tchadaief souffrait d'être éloigné du théâtre habituel de ces âmes d'élite, dont il suivait avec passion les travaux dans une masure en bois, où nous l'avons souvent visité, aux confins de la plus ancienne partie de Moscou. „Un homme, avoua-t-il un jour à un de ses amis, un homme avec lequel j'aimerais bien à me mettre en contact, c'est M. de Genoude. Il y a de la vie dans cette âme de prêtre. Il ne reste pas les bras croisés à voir passer le monde, il frappe à toutes les portes; il est partout avec son Christ. Tel est le philosophe catholique. Le principe du catholicisme est un principe d'action, un principe social avant tout. C'est le caractère que vous lui trouverez à toutes les époques des temps modernes. Seul, il a compris le règne de Dieu, non

pas seulement comme idée, mais encore comme fait, parce que seul il est en possession de ces traditions sacrées, de cette doctrine des élus qui, de tout temps, ont fait exister le monde sans qu'il s'en doutât: *In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit.*

On conviendra que voilà une philosophie qui n'est pas mauvaise pour un Russe et pour un fou!

Le cabaret du petit Martin *).

A vingt verstes de St-Pétersbourg, au hameau de Kerpouli, appartenant au comte Jean Mousin-Pouchkin, se trouvait, en 1718, une maisonnette à volets de couleur sur la porte de laquelle brillait un cruchon entouré de gobelets. Rarement le paysan passait

*) Cette nouvelle a été insérée, sans nom d'auteur, dans le *Messager russe*, la plus importante revue de Moscou. Il nous a semblé curieux de la traduire, avec quelques abréviations, parce qu'elle prouve que le gouvernement russe, avançant chaque jour quoique trop insensiblement dans une voie libérale, ne met plus d'entraves à la vérité historique, tolérance inconnue sous le règne précédent, durant lequel on imprimait que le fils de Pierre Ier était mort d'une attaque d'apoplexie, et l'empereur Paul de douleurs hémorrhoïdales. *Note du traducteur*.

supplice, le malheureux était accablé par la certitude de l'endurer. Souvent, pendant la torture, il perdait connaissance et devenait semblable à un cadavre; sur l'estrapade, il souffrait dans la pleine possession de ses facultés, il sentait son impuissance à éviter les souffrances qu'on lui préparait, et le fer pénétrait son imagination avant d'entamer ses chairs.

Roubtzof se mit à répéter à Romodanovski comment il avait eu vent de la torture du tzarévitch; il se troubla dans son récit, il dit que son jeune maître, le comte Platon, lui avait recommandé d'être prudent pendant que l'empereur serait à la métairie et que l'on torturerait le tzarévitch. C'était là encore un nouvel incident. Le vieillard ayant cité le comte Platon, celui-ci devait être appelé pour s'expliquer en personne, et il pourrait lui en arriver malheur. Le fidèle serviteur le comprit, et, pour sauver son jeune seigneur, il rétracta aussitôt ses paroles. Déjà livré aux mains du bourreau, il s'écria: „Le comte Platon m'a engagé à être prudent, mais ne m'a rien dit du tzarévitch; c'est sans le secours de qui que ce soit qu'il m'a été donné d'a-

voir la certitude de sa torture, parce que j'ai vu comme on le traînait dans une grange, et j'ai parfaitement entendu ses cris du bois où j'étais caché!“ Et mis pour la quatrième fois à la torture, le 16 septembre, l'honnête septuagénaire s'opiniâtra à n'assumer le danger que sur ses cheveux blancs. L'enquête se termina ce jour-là par une bastonnade générale. Restait à prononcer un jugement et à récompenser le dénonciateur. Romodanovski, partant le lendemain pour Moscou, laissa ce soin à la chancellerie secrète.

Pendant deux mois, les prévenus attendirent leur sort au fond d'un cachot; leur crime était impardonnable: ils savaient que le tzarévitch avait été torturé et ils avaient osé blâmer le tzar!

Le 5 décembre 1719, le conseiller d'État actuel, Pierre Tolstoi, le brigadier André Ouchakof et le colonel Skorniakof-Pisarof, ayant pris connaissance de cette affaire, ordonnèrent que Porochilof, Irène Ivanovna et son frère Igor fussent décapités pour avoir irrespectueusement parlé de sa Majesté, et que le domestique du comte Pouchkin, André Roubtzof, fût knouté sans misé-

des convives; la conversation tomba bientôt sur le grand événement du jour, sur la mort du tzarévich Alexis*). Chacun exprima librement sa sympathie pour le malheureux prince. L'aubergiste écouta longtemps en silence les propos de sa commère, mais lorsqu'elle vint à parler de Pierre, il ne put conserver son sang-froid. „Dieu, s'écria-t-il, nous éprouve terriblement... Aujourd'hui les juges sont corrompus, jugent iniquement, et l'empereur n'épargne même pas son fils... Il a amené dans notre métairie Alexis, de bien heu-

*) Fils de la première et légitime épouse de Pierre Ier, ce prince ne cacha pas son éloignement pour les entreprises de son père. Pierre voulut le déshériter, Alexis se réfugia chez l'empereur d'Allemagne, son beau-frère, passa ensuite à Naples, et ne revint en Russie que sur la promesse formelle d'un pardon. Au lieu de l'obtenir, on lui intenta un procès de lèze-majesté, et il fut condamné unanimement à la peine capitale par 126 juges constitués *ad hoc*, à la tête desquels se trouvait le prince Menchicof. Le lendemain de ce jugement, Alexis fut trouvé mort dans sa prison. Voltaire *seul* a prétendu que l'extrême-onction fut administrée solennellement au malade agonisant, et a osé avancer qu'après tout le tzar avait le droit de punir de mort son fils pour sa seule évasion.

reuse mémoire (à ce nom, tous se levèrent et se signèrent), je l'ai vu de mes yeux!" A quoi la mère Irène ajouta: „C'est un antéchrist, mais tout a une fin, les soldats de Préobrajenski doivent le tuer!" Son frère se mêla également de critiquer l'empereur. „Il n'y a qu'une voix, dit-il, pour le blâmer." L'inconnu rompit les chiens en s'informant des revenus du cabaret; il avertit l'aubergiste qu'un nouveau convoi de vins venait d'arriver au feld-maréchal, et il lui proposa de s'aboucher avec son sommelier. Porochilof connaissait parfaitement ce sommelier: il ne fit semblant de rien et pria l'inconnu de conduire auprès de lui Irène Ivanovna. Ainsi dit, ainsi fait; Irène fit en toute hâte un bout de toilette, et la voilà se transportant à St-Pétersbourg.

Chemin faisant, l'inconnu se dégrisa et réfléchit à ce qui s'était passé. En premier lieu, il avait menti en se donnant pour un serf de Chérémétief, il appartenait au prince Menchikof et s'appelait Dimtri Soltanof; — puis il comprit la gravité de la conversation à laquelle il avait assisté. Si on l'apprenait, ce serait pour lui ni plus ni moins que la torture et la mort. Sous le poids

le petit nombre de ceux qui avaient été mécontents du règne précédent. De sages mesures marquées au coin de la justice, une conduite en général digne d'éloges, quelques traits qui révélaient une âme élevée, suffirent pour lui conquérir l'affection des Russes comme l'estime des puissances étrangères. Malheureusement, sa mère avait tellement fait peser sur lui le poids de l'autorité, que lorsqu'il s'en saisit, délivré d'une surveillance jalouse, il n'y vit que le moyen de s'abandonner désormais à la perversité de tous ses caprices et, en s'y abandonnant en effet, il bouleversa l'État et faillit à tous ses devoirs.

Il y avait donc déjà longtemps, au moment dont nous voulons parler, qu'on avait perdu tout espoir de ramener le nouvel empereur à de meilleurs sentiments. Pahlen, qui partageait avec lui le commandement vit enfin la nécessité d'apporter un terme à un pouvoir tyrannique qui, chaque jour, se rendait coupable d'actes plus inhumains.

Chef de la police, gouverneur militaire de St-Pétersbourg, Pahlen résolut d'aviser avec le grand-duc Alexandre sur les moyens à prendre pour prévenir une catastrophe

Il lui exposa les dangers que l'État courait tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il l'engagea à ne pas s'opposer à un coup d'État, dont le succès était certain, lui, Pahlen, disposant à son gré de la force publique, au fait de tout ce qui se passait, et pouvant immédiatement agir. A cette première ouverture, le grand-duc répondit: „qu'il ne saurait nier que l'empereur avait tort, mais que l'empereur était son père et qu'il ne pourrait jamais se résoudre à lui enlever son sceptre, quelles que fussent les calamités qui pussent résulter de la prolongation de son règne."

Quelques mois plus tard, ce règne devint encore plus cruel. Pahlen revint à la charge auprès du grand-duc; il le trouva moins éloigné des projets qu'il lui avait communiqués, toujours retenu cependant par le respect qu'il professait pour son père. Sur ces entrefaites, vingt-six personnes distinguées furent jetées dans des casemates, au mois de janvier 1801. Le comte Pahlen en profita pour renouveler ses instances. Forcé par les circonstances, le grand-duc acquiesça enfin, quoique à regret, à ses désirs, après avoir préalablement reçu de

qu'elle était coupable des propos qu'on lui imputait, qu'elle ne se rappelait pas ceux que les autres avaient tenus parce qu'elle était dans un état d'ivresse qui avait pour premier effet de brouiller ses souvenirs.

Igor déclara avoir été ivre, ne pouvoir se rendre compte de ce qu'il avait dit, mais inclinait à croire qu'il n'avait pas prononcé les paroles qu'on lui attribuait.

D'après la loi, il fallait recourir par trois fois à la *question*. Le 17 juillet, les prévenus furent de rechef conduits en la présence de Rodomanovski.

Sept coups suffirent pour obtenir du cabaretier l'aveu qu'il avait mal parlé en état d'ivresse du tzar. Quant à la torture du tzarévitch, il n'aurait répété que ce qu'il tenait d'un domestique du comte Pouchkin, appelé Ivan.

On envoya chercher ce domestique chez le comte Pouchkin, qui répondit qu'il n'en avait pas et n'en avait jamais eu de ce nom.

On remit Porochilof à la torture. Elle lui fit reconnaître qu'il s'était rejeté sur un témoin imaginaire pour avoir un moment de répit, mais que ce propos avait été réelle-

ment tenu par un certain André Roubtzof, attaché au jeune comte Platon Pouchkin. On rechercha cet André, lequel, amené à la chancellerie le 24 juillet, s'exprima en ces termes:

„Ancien serviteur d'Ivan d'Aleksiévitch Pouchkin, j'ai obtenu d'achever mes vieux jours dans sa maison. Lorsque, l'an dernier, le tzarévitch passa une semaine dans notre métairie, sous la garde du comte Platon, avec quatre sergents de Préobajénski, je faisais le service de mon jeune maître. Porochilof vint le voir un soir; le comte Platon me dit, le soir même, de ne pas le recevoir quand il reviendrait le lendemain matin. Lorsqu'il se représenta, je lui dis donc que mon maître dormait, mais je ne lui ai jamais parlé de la torture qu'avait subie le tzarévitch. Par rapport à ce fait, je sais seulement que sa Majesté le tzar étant venue à la métairie, on m'ordonna de m'éloigner; j'allai dans le bois, et de là j'entendis partir d'une grange de grands cris et des gémissements. Qui est-ce qui poussait ces cris? je l'ignore. Mais, trois jours plus tard, le tzarévitch se plaignit devant moi d'avoir mal à la main, et de-

mauvaise humeur, il répéta plusieurs fois à la princesse Gagarin, chez laquelle il se trouvait: „Je vois qu'il est temps de porter un grand coup.“ Et, se tournant vers son grand-écuyer Koutaitzof, il ajouta: „Après cela, nous vivrons ensemble comme deux frères.“ Ce grand coup consistait à reléguer l'impératrice à Kholmogor, à 80 verstes d'Archangel, lieu sauvage et solitaire, où la malheureuse famille d'Ulrich de Brunswick avait langui durant un grand nombre d'années; Schlusselbourg aurait servi de prison au grand-duc Alexandre, la forteresse de St-Pétersbourg au grand-duc Constantin; Pahlen et quelques autres auraient péri sur l'échafaud.

Frappée des paroles menaçantes de l'empereur, la princesse Gagarin eut la simplicité de dire: „Je ne puis concevoir ce qu'il entend par un *grand coup*.“ Tous ces propos furent transmis à Pahlen, qui à son tour les communiqua au grand-duc Alexandre. Pressé par le danger, le grand-duc consentit à tout, à condition toujours qu'on ne touchât pas à la vie de son père. Nonobstant les difficultés de la clause, Pahlen promit qu'elle serait remplie en tous

cas *). On résolut d'agir le 10 mars; le grand-duc insista pour que ce ne fût que le lendemain, parce que ce jour-là le palais devait être gardé par un bataillon du régiment de Semenofski que commandait le grand-duc Constantin lui-même. Pahlen y consentit.

---

*) Alexandre, dit M. de Lamartine (*Histoire de la Russie*, II, 107), suffisamment renseigné sur ce point, gémit, pleura, combattit avec une horreur sincère la douloureuse nécessité que lui démontrait éloquemment Pahlen, et, cédant enfin à l'évidence du péril de sa mère, de l'Empire, de son père lui-même, il donna à regret à Pahlen un consentement muet aux mesures extrêmes à prendre pour tout sauver. Mais, tremblant que l'exécution de ces mesures, plus semblables à une conjuration de criminels qu'à un coup d'État politique, ne compromît la vie d'un père pour lequel il aurait encore donné la sienne, et ne changeât une déposition nécessaire en parricide, il détacha de la muraille un crucifix suspendu au mur de son cabinet de travail, et il fit jurer à Pahlen, sur ce signe sacré, qu'en aucun cas on n'attenterait aux jours de son père. Pahlen jura tout, et se retira muni du consentement d'Alexandre, lui promettant qu'avant trois jours le coup d'État contre la démence paternelle serait accompli, sans avoir coûté ni crime, ni sang, ni honte à la famille impériale et à la nation.

Le palais Michel que Paul avait élevé à la place du vieux palais d'été, était un grand bâtiment construit sans goût, entouré de bastions. L'empereur ne cessait, bien vainement, de le fortifier pour y trouver un refuge assuré contre les vengeances de ceux qu'il avait outragés. Pahlen, comme bien d'autres, en connaissait tous les détours. Quelques heures avant l'accomplissement du complot, Pahlen y initia quelques jeunes gens de bonnes familles qui, le jour même, avaient été dégradés et châtiés de la manière la plus cruelle, pour une faute qui méritait à peine une réprimande; Pahlen alla lui-même délivrer ces malheureux à la forteresse, et les mena souper chez le général Talizin, chef du régiment de Préobrajenski, qui, de même que le général Dépreradovitch, commandant celui de Semenofski, avait attiré dans le complot presque tous les officiers; pour les soldats, on n'avait pas osé se confier en eux; on comptait sur leur obéissance.

Le matin du jour fatal, se promenant à cheval sur la place Souvorof, avec son favori Koutaitzof, Paul fut arrêté par un homme du peuple qui lui présenta une

lettre. Le cheval de l'empereur ayant commencé en ce moment à se cabrer, il ne put la prendre et dit qu'on la remit à Koutaitzof. Cette lettre renfermait tous les détails du complot; mais Koutaitzof, allant dîner chez l'empereur, changea d'habit et oublia de la lire.

Platon Zoubof, le dernier favori de Catherine II, et le général Beningsen étaient les chefs de ce complot. Une partie des conjurés était commandée par eux, l'autre par Pahlen; toutes deux n'atteignaient que le chiffre de 50 individus, dont la plupart étaient ivres.

A l'heure indiquée, vers minuit, ils s'approchèrent du palais Michel et voulurent y pénétrer par le jardin. On leur en interdit l'entrée.

„C'est l'empereur qui nous a fait chercher, dirent-ils, il tient dans ce moment un conseil relativement à la guerre.“ Trompée par la présence de beaucoup de généraux, la sentinelle les laisse passer. Ils traversèrent en silence plusieurs salles et firent halte dans celle des gardes. Zoubof et Beningsen suivirent l'aide de camp Argamakof, qui tous les jours faisait son

rapport à l'empereur. Argamakof les guida dans un escalier qui menait droit à une antichambre où se tenaient toujours deux hussards et un laquais. En traversant un corridor, ils furent arrêtés par une sentinelle qui leur cria: „Qui va là?“ Beningsen lui répondit: „Tais-toi, malheureux, tu vois où nous allons.“ Comprenant ce dont il s'agissait, la sentinelle cria: „Patrouille, passez!“ de façon que, si même l'empereur avait entendu le bruit, il n'y aurait rien trouvé d'étrange. Cet obstacle surmonté, l'aide de camp Argamakof put facilement parvenir à la salle du valet de chambre et frappa doucement à sa porte. Celui-ci ne l'ouvrit pas et lui demanda ce qu'il lui voulait: „Je vais faire mon rapport,“ dit Argamakof. — „Vous devenez fou, il n'est que minuit,“ lui répliqua le valet de chambre. — „Que dis-tu là, il est déjà six heures, ouvre vite, car sans cela tu m'attireras la colère de l'empereur.“ Le valet de chambre finit par ouvrir; mais, se voyant en présence de huit hommes ayant l'épée nue à la main, il alla se cacher dans un coin. Un des hussards voulut les arrêter; frappé à la tête d'un coup de sabre, il

tomba aussitôt en criant à l'empereur: Trahison! L'autre s'enfuit; Zoubof et Beningsen pénétrèrent dans la chambre à coucher de l'empereur. Ne trouvant pas Paul dans son lit, Zoubof s'écria: „Grand Dieu; il s'est sauvé.“ Plus hardi, Beningsen, après une minutieuse recherche, le découvrit derrière un paravent. Il s'approcha de lui, le salua de l'épée et lui déclara qu'il était arrêté par ordre de l'empereur Alexandre Ier, qu'il ne devait pas chercher à se défendre. Paul ne répondit rien; à la lueur de lampe, on pouvait voir l'effroi peint sur son visage. Sans perdre un instant, Beningsen se mit à visiter l'appartement.

La chambre dans laquelle on se trouvait n'avait qu'une porte qui menait à l'appartement de l'impératrice; elle tenait à une garde-robe sans sortie et à deux cabinets pleins d'armes et de papiers jetés pêle-mêle sur le parquet. Pendant que Beningsen prenait ses précautions contre toute surprise, Zoubof ne cessait de répéter à l'empereur: „Sire, vous êtes prisonnier de l'empereur Alexandre.“ Paul finit par dire:

„Comment, prisonnier? que vous ai-je donc fait?“ — „Durant quatre ans, vous nous avez tyrannisés,“ lui répondit un des conjurés.

L'empereur avait un bonnet de nuit et n'avait sur sa chemise qu'une camisole de flanelle; il était debout et nu-pieds devant ses assassins, tandis que ceux-ci avaient leurs chapeaux sur la tête et leurs épées à la main.

Or, pendant que les conjurés entraient chez Paul et comptaient à chaque moment être aidés par Pahlen, celui-çi errait dans le palais avec quelques gardes. Si le projet réussissait, il allait s'y rallier. S'il manquait, il courait à la défense de l'empereur.

Cependant Platon Zoubof commença à lire l'acte d'abdication; Paul essaya encore de le toucher, de lui faire honte de son ingratitude et de son audace. — „Tu n'es plus empereur, lui répondit-il, c'est Alexandre qui est notre souverain.“ Hors de lui par cette insulte, Paul frappa Zoubof, et cette scène diminua l'assurance des criminels. Beningsen, s'en étant aperçu, les ra-

nima en leur disant: „C'est de nos têtes qu'il s'agit: s'il est sauvé, nous sommes perdus.“

Alors Nicolas Zoubof, portant le premier la main sur son souverain, lui brisa le bras droit et donna ainsi à ses complices le signal de l'horrible exécution. Si Paul avait conservé la moindre présence d'esprit, il aurait pu se sauver, soit par l'escalier secret qui se trouvait à côté de son lit, soit par l'appartement de l'impératrice, mais la crainte l'avait complétement anéanti; au même instant, il se jeta sur son lit sans savoir ce qu'il faisait; peut-être aussi craignait-il de recourir à l'impératrice, la croyant du complot et la sachant autant aimée du peuple qu'il en était haï.

Au moment où les conjurés entouraient Paul, on entendit du bruit. Cela effraya Zoubof, qui courut immédiatement chez le grand-duc Alexandre. L'appartement de celui-ci se trouvait précisément au-dessous de son père. Il veillait avec sa femme, son frère Constantin et sa belle-sœur. Constantin n'avait été informé de rien jusqu'à cette nuit terrible; quoiqu'il n'aimât

pas Paul, on avait craint quelque imprudence de sa part. Ces quatre personnages attendaient dans une extrême angoisse la conclusion de l'événement; l'arrivée de Zoubof augmenta encore davantage leur anxiété.

De son côté, Beningsen, demeuré dans la chambre de Paul avec un petit nombre de conjurés, était fort embarrassé; il l'aurait été bien autrement si Paul s'était saisi de son épée et avait osé se défendre; mais le malheureux tzar ne prononçait pas une parole et restait inanimé.

On lui crachait au visage, on le traînait sur le plancher, on le torturait de la manière la plus inhumaine; Beningsen seul ne participait pas à ces atrocités et répétait seulement à Paul: „Ne vous défendez pas.“ Il sortit une seconde pour allumer une bougie dans la chambre voisine; en rentrant, il vit Paul déjà étendu, le cou enlacé dans l'écharpe que son aide de camp Argamakof avait détachée de son uniforme.

Paul se débattit faiblement: réussissant

un moment à placer sa main entre son cou et l'écharpe, il dit en français: „Messieurs, au nom du ciel.... épargnez-moi.... laissez-moi le temps.... de prier Dieu......“ Ce furent ses dernières paroles Beningsen, voyant que Paul ne donnait plus aucun signe de vie, mit son cadavre sur le lit et couvrit son visage avec la couverture. Le capitaine Maikof, commandant trente soldats, reçut ordre d'occuper toutes les entrées de l'appartement du défunt empereur et de n'y laisser entrer personne.

Après avoir pris ses mesures, Beningsen s'empressa d'aller apprendre au grand-duc à quel prix il montait sur le trône. Alexandre s'abandonna au désespoir et à la plus grande douleur. Lorsque Pahlen, qui avait la garde spéciale des appartements de Paul, sut que le grand-duc connaissait son sort, il se présenta devant le nouvel Empereur. Il l'aborda justement quand il criait hors de lui-même: „On dira que je suis un parricide; on m'avait promis de ne pas attenter à sa vie; je suis le plus malheureux des hommes!“

Plus préoccupé de consolider le trône du

nouvel Empereur que de pleurer celui qui venait de s'écrouler, Pahlen dit: „Ne vous plairait-il pas de vous souvenir que l'Empereur ne peut prendre les rènes du gouvernement qu'en étant proclamé par le peuple; une minute de faiblesse peut avoir de désastreuses conséquences; il ne faut pas perdre une seconde pour vous montrer à l'armée." — „Et ma mère?" interrompit Alexandre. — „Sire, répondit Pahlen, j'irai chez sa Majesté."

En effet, il se hâta de se rendre chez l'impératrice, et pria sa grande-maîtresse, la comtesse Lieven, de prévenir sa Majesté de tout ce qui était arrivé.

Par un singulier hasard, cette horrible scène, qui s'était passée si près des appartements de l'impératrice, n'avait pas interrompu son sommeil. Reveillée par la comtesse Lieven, elle crut qu'on voulait la préparer à la nouvelle de la mort de sa fille, l'archi-duchesse de Hongrie. „Non, Madame," lui dit la comtesse, „Votre Majesté doit survivre à un plus grand malheur.... L'Empereur vient de succomber à une attaque d'apoplexie. — Non, non,

s'écria-t-elle, il a été assassiné. — Il faut vous l'avouer," dit alors la comtesse Lieven.

L'impératrice s'habilla à la hâte et courut à la chambre de Paul. Elle trouva dans la salle qui la précédait le capitaine du régiment de Semenovski Poltaratzki, commandant les trente hommes que le général Dépréradovitch y avait placés.

Poltaratzki déclara à l'impératrice qu'elle ne pouvait aller plus loin. L'impératrice insista, lui demanda s'il ne la reconnaissait pas? qui avait pu lui donner cette consigne? L'officier lui répondit qu'il avait l'honneur de la reconnaître, mais que l'ordre qu'il exécutait lui avait été donné par son colonel. Malgré cela, l'impératrice voulut avancer, mais les sentinelles lui barrèrent le chemin avec leurs baïonnettes. A cet affront, l'impératrice se retourna vivement vers Poltaratzki, lui appliqua un soufflet et tomba évanouie sur une chaise. Les deux grandes-duchesses Marie et Catherine accompagnaient leur mère et tâchaient vainement de la tranquilliser. L'impératrice demanda un verre d'eau; un sol-

daţ l'arrracha des mains du laquais qui l'apportait, et, après avoir bu quelques gouttes, le présenta à l'impératrice en lui disant: „Vous pouvez hardiment le boire, il n'y a pas de poison; jusqu'à présent, vous n'y avez pas donné de motifs.“ L'Impératrice se décida enfin à rentrer dans ses appartements; Pahlen la suivit pour l'engager à se rendre chez son fils; ce n'est pas sans peine qu'elle retrouva ses sens; dès qu'elle les eut repris, elle revendiqua fermement ses droits; elle prétendit qu'ayant été couronnée, c'était elle qui était maintenant impératrice absolue, et que c'était à elle qu'on devait prêter serment de fidélité. L'empereur avait déjà perdu un temps précieux en attendant sa mère; il se tourna vers Pahlen et lui dit: „Voilà un nouvel embarras que nous n'avions pas pruvu!“ Sans y faire attention, Pahlen engagea l'empereur à sortir immédiatement. La même voiture qui avait été préparée pour conduire Paul à la forteresse, servit à transporter Alexandre du palais Michel au palais d'Hiver, où il devait recevoir le serment des premiers dignitaires de l'État. Pahlen et Zoubof se mirent

derrière la voiture, escortée par un bataillon de la garde. Beningsen resta auprès de l'impératrice-mère pour la dissuader des intentions qu'elle méditait. Cela ne fut pas facile; l'attrait du pouvoir suprême doit être bien grand, puisqu'au milieu de cette nuit terrible il aveuglait une femme d'ailleurs excellente, au point de lui faire oublier ses dangers, la fin effrayante de son époux, ses devoirs de mère, comme les conseils de la raison et de la prudence. On finit enfin par faire comprendre à l'impératrice qu'elle devait reconnaître pour Empereur son fils; à partir de ce moment, tout alla comme si Paul était mort naturellement; le chirurgien Vet et le médecin Chtaf firent l'autopsie de son corps et déclarèrent en termes savants les causes de sa mort. Il fut embaumé, exposé durant deux semaines sur un lit de parade, et finalement inhumé, le 23 mars, dans la cathédrale de St-Pierre, avec toute la pompe accoutumée. On remarqua que chaque fois qu'Alexandre était forcé, pour obéir au cérémonial, de s'approcher du corps de son père, l'effroi et la douleur envahissaient tous ses traits.

Quant aux assassins de Paul, ils furent tous éloignés; plusieurs d'entre eux furent exilés en Sibérie. Pahlen lui-même fut obligé de quitter St-Pétersbourg.

Paul Ier était fils de Pierre III et de Catherine II. Né le 20 septembre 1754, il monta sur le trône le 6 novembre 1796; il fut couronné le 5 avril de l'année suivante, et règna 4 ans et 4 jours, chiffre exprimé dans le texte slavon, non encore effacé, qu'il fit graver sur le frontispice de son palais; chaque lettre slavonne correspond comme on sait, à un chiffre. — En descendant dans les prisons, avec Koutaitzof, peu de jours après son avènement au trône, Paul y vit un moine qui avait la réputation de prophétiser; condamné par le saint-synode à la réclusion pour cette prétention; interrogé sur la durée du nouveau règne, ce moine cita un texte biblique qui, transporté en chiffres, donnait 4 ans et 4 jours. L'empereur ne l'oublia pas. Le 11 mars 1801, terme de cette date, il prolongea sa veille plus que de coutume, avec une anxiété visible, et dit en se retirant à son favori Koutaitzof: „Te souviens-tu du moine que nous avons visité ensemble et de la

stupide prédiction qu'il m'a faite? Grâce à Dieu, il en a menti." Une heure plus tard, l'écharpe d'Argamakof donnait raison au moine visionnaire.

Le comte Koutaitzof, mort dans un âge très-avancé, racontait souvent ce dernier fait, dont l'authenticité peut se vérifier par l'inscription qui se lit encore sur le palais Michel à St-Pétersbourg, bâti par l'empereur Paul Ier *).

*) Traduit du russe des *Mémoires inédits d'un contemporain*.

Fin.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.



Объявленіе
О РУССКИХЪ КНИГАХЪ,
А. ФРАНКА.

ВЪ ПАРИЖѢ, ВЪ УЛИЦѢ РИШЕЛЬЕ, 67.

Livres Russes
publiés par
la Librairie A. Franck à Paris,
67, rue Richelieu.
A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung (Alb. L. Herold) in Leipzig.

РУССКІЙ ЗАГРАНИЧНЫЙ СБОРНИКЪ. (Documents russes).

Томъ I.

Томъ I. (Le tome I en 6 livr.) 15. —

Содержаніе:

1. НѢМЦЫ И ДУНАЙ. — (Les Allemands et le Danube). 3. 50
2. ЖУРНАЛЪ СЕВАСТОПОЛЯ. — (Journal de Sébastopol). 2. 50
3. ПИСЬМО КЪ НАСТАВНИКУ Е. И. В. ГОСУДАРЯ НАСЛѢДНИКА. —

(Lettre au gouverneur de S. A. I. le Grand-Duc Héritier). 1. 25

4. ОПИСАНІЕ СЕЛЬСКАГО ДУХОВЕНСТВА. — (Le clergé des campagnes). 7. 50

5. ОТРЫВОКЪ ИЗЪ ЗАПИСОКЪ ГРАФА РОСТОПЧИНА. — (Extrait des mémoires du comte Rostoptschine). 1. 50

6. КАРАМЗИНЪ И СПЕРАНСКІЙ. — (Karamzine et Spéranski). 3. —

Томъ II.

Томъ II. (Le tome II en 4 livr.) 13. —

1. ПОРА! (Il est temps!) 3. —

2. О СИЛѢ И ДѢЙСТВІИ РЕСКРИПТА, 20 Ноября 1857 года. (Sur la portée et l'effet de la loi du 20 Novbre 1857). 2. —

3. ЗАМѢЧАНІЯ НА РИМСКІЯ ПИСЬМА (Remarques sur les lettres de Rome de Murawieff). 6. —

4. ІЕЗУИТЫ КРАСНАГО ПѢТУХА НАМЪ ПУСТИЛИ, или Развратиться-ли Россія въ латинскій католицисмъ? Петромъ Артамовымъ Вяземскимъ мужучкомъ. (Artamoff, le coq rouge). 5. —

Томъ III.

Томъ III. (Le tome III. en 5 livr.) 13. —

1. ВОПРОСЪ ОСВОБОЖДЕНІЯ и ВОПРОСЪ УПРАВЛЕНІЯ КРЕСТЬЯНЪ. (La question d'affranchissement et la question d'administration des paysans). 6. —
2. АДВОКАТЫ И ПОВѢРЕННЫЕ, или ходатаи по дѣламъ. Физіологическій Этюдъ. (Les avocats et les hommes d'affaires etc. Etude physiologique). 2. —
3. ПЕТРЪ I. Членъ парижской академіи наукъ. (Pierre I. membre de l'Academie des sciences de Paris). 1. 50
4. МОСКОВСКАЯ РѢЗНЯ 1606 года (Massacre de Moscou.) 3. —
5. КЪ РУССКИМЪ. (Aux Russes). 3. —

Томъ IV.

Томъ IV. (Le tome IV. en 5 livr.) 20. —

1. О СУДАХЪ ПРИСЯЖНЫХЪ и о судахъ полицейскихъ въ Россіи. (Du jury et de la police en Russie.) 6. —
2. Письма и статьи М. Погодина о политикѣ Россіи въ отношеніи Славянскихъ народовъ и западной Европы. I (Pogodine, Lettres et Memoires sur la politique de la Russie vis à vis des peuples slaves et de l'Europe occidentale. 1re partie). 6. —

3. Письма и статьи М. Погодина и т. д. (Pogodine, Lettres et Memoires etc. 2me partie). 5. —
4. Письма и статьи М. Погодина и. т. д. (Pogodine, Lettres et Memoires etc. 3me partie). 6. —
5. Воспоминанія Князя Евгенія Петровича Оболенскаго. (Memoires du Prince Eugène Obolenski). 3. —

Томъ V.

1. О новомъ устройствѣ Крестьянъ. (Tourguéneff, N., le nouveau réglement pour l'émancipation des serfs en Russie. 2. 50
2. Взглядъ на дѣла Россіи, Н. Тургенева. (Tourguéneff, N., coup d'oeil sur les affaires de la Russie.) 8. —

БУДУЩНОСТЬ. No. 1—25; Каждый No продается отдѣльно но 75 французскихъ сантимовъ за каждый листъ. (L'Avenir, journal russe. No. 1—25; chaque No. se vend séparément à 75 centimes la feuille).

ДЕ ГАЛЕТЪ. Міръ. Космогонія взаимное отношеніе наукъ и настоящее положеніе человѣка. (De Gallett, le monde. Cosmogonie etc.) 6. —

ДЕ ГАЛЕТЪ. Умъ съ Горя. (De Gallett, l'esprit du malheur; comédie). 3. —

ДОЛГОРУКОВЪ, Князь Петръ, Правда

о Россіи. (Prince Dolgoroukow, la Verité sur la Russie. 2 vols.) 10. —

ДОЛГОРУКОВЪ, Князь Петръ, О перемѣнѣ образа правленія въ Россіи. (Prince Dolgoroukow, du changement de la forme du gouvernement en Russie.) 3. 75

СОКРОВИЩЕ ХРИСТІАНИНА и проч. (Le trésor du chrétien). 2. 50

КАТИХИЗИСЪ РУССКАГО НАРОДА. (Catéchisme du peuple russe). 1. —

ГАГАРИНА, О примиреніи русской церкви съ римскою. Сочиненіе И. Гагарина, переводъ И. Мартынова, священниковъ братства іисусова. — (Gagarin, P., De la réunion de l'Eglise russe et romaine). 3. —

ГАГАРИНА, Любопытныя свидѣтельства о непорочномъ зачатіи Богородицы. Издалъ И. Гагаринъ, священникъ общества Іисусова. (Gagarin, P., témoignages curieux sur l'immacu.ée conception de la Vierge). 2. 50

О возможномъ соединеніи россійской церкви съ западною безъ измѣненія обрядовъ православнаго богослуженія. (Sur la possibilité de réunir les églises russe et romaine sans changer la liturgie). 6. —

РУССКОЕ ДУХОВЕНСТВО. (Le clergé russe). 8. —

Къ Русскимъ Римскимъ Католикамъ. (Aux Russes catholiques). 1. —

Ouvrages français traitant de la Russie.

Bibliothèque Russe et Polonaise.

Vol. 1. et 2. Relation d'un voyage en Moscovie, écrite par le Baron de Mayerberg. 2 vols. 6. —

Vol. 3. Relation d'un voyage de Pologne fait dans les années 1688 et 1689. 3. —

Vol. 4. Journal du voyage du Boyard Chérémétef à Cracovie, Venise, Rome et Malte. 1697—1699. 3. 50

Vol. 5. Le Théâtre de la Moscovie par le R. P. Boussingault. — Discours sommaire de ce qui est arrivée en Moscovie depuis le règne de Ivan Vassilyvich Empereur jusques à Vassilyvich Ivanonits Sousky. Par M. Pierre de la Ville. 1611. Suivi d'une lettre du Tzar Michel au Sultan Achmet. 1613. 2. 50

Vol. 6. Histoire de la vie, du règne et du détrônement d'Iwan III, Empereur de Russie assassiné à Schlusselbourg dans la nuit du 15 au 16 Juillet (N. S.) 1764. 2. 50

Vol. 7. Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne par P. Chevalier. 3. —

Vol. 8. Korb, Récit de la sanglante révolte des Strélitz en Moscovie. 1798. 2. —

Vol. 9—12. Mémoires de la Princesse Daschkoff, dame d'honneur de Cathe-

rine II; écrits par elles même; avec la correspondance de cette Imperatrice et d'autres lettres. Publié sur le manuscrit original. 4 vols. 12. —

Bibliothèque Russe. Nouvelle Série.

Vol. 1. et 2. Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie, depuis l'année 1727 jusqu'à 1744 par le Général de Mannstein. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit original corrigé par la main de Voltaire. 2 vols. 8. —

Vol. 3. La réligion des Moscovites en 1525, traduit du latin de Jean Faber. — Une ambassade russe à la cour de Louis XIV. 2. 50

Vol. 4. et 5. Dolgoroukow, Prince, la Verité sur la Russie. 2me édition augmentée. 2 vols. 6. —

Vol. 6. Histoire d'Eudoxie Féodorovna. Première épouse de Pierre le Grand. — Relation curieuse de la Moscovie en 1687. 2. 50

Vol. 7. Mémoires de l'Amiral Tchitchagoff (1767—1849). Avec une notice biographique. D'après des documents authentiques. 4. —

Bibliothèque Polonaise. Nouvelle Série.

Vol. 1. Gordon, J., mes Prisons en Russie. Mémoires. 5. —

Annexions, les deux. Savoie-Varsovie. Roy. in-8. 1. —

Behne, Aug., maison impériale de Russie. Tableau généalogique depuis 1762 jusqu'en 1861. in-fol. 1. —

Bouzet, Charles du, la jeunesse de Catherine II. 3. —

De L'Etang, Souvenirs et enseignements, France et Russie 1787—1859. Deuxième édition. 4. —

De l'Industrie agricole. Emancipation des serfs en Russie. Par D. S. 1. —

Dolgoroukow, Prince Pierre, la Verité sur la Russie. Deuxième édition augmentée et corrigée. 2 vols. 6. —

— — — la Question russo-polonaise et le budget russe. 1. 50

— — — du changement de la forme du gouvernement en Russie, (en langue russe). 3. 75

Fleischmann, les Etats-Unis et la Russie, considérés au point de vue de la grande culture et du travail libre. 2. —

Fourmestraux, **E.**, étude sur Alexandre II. gr. in-8. 6. —

Galitzine, Prince Aug., l'église russe est-elle libre? 1. —

Haxthausen, A. de, de l'Abolition par voie législative du partage égal et temporaire des terres dans les communes russes. — 75

Jourdier, A., Des forces productives, de-

structives et improductives de la Russie. Deuxième édition augmentée. Avec neuf cartes. 6. —

Jourdier, A., Voyage agronomique en Russie. Lettres et notes sur une excursion faite en 1859—60. Seconde édition avec une carte. 6. —

— — — Vol. II. (sous presse).

— — — de l'émancipation des serfs en Russie. Etat de la question au 16 mars 1861. Exposé et critique des projets dits du comité de rédaction. Avec une carte et des tableaux. 2. —

Lescoeur, R. P. Louis, l'Eglise catholique en Pologne sous le Gouvernement russe. 6. —

Lelewel, J., histoire de la Lithuanie et de la Ruthénie jusqu'à leur union définitive avec la Pologne conclue à Lublin en 1569. Trad. par E. Rykaczewski. Avec les notes du traducteur et deux cartes. 10. —

Législation russe, De la, au point de vue de la liberté de conscience. — 50

Lettres d'un étudiant lithuanien. 1. —

Notice sur le Prince Dmitri Galitzin. 5. —

Orthodoxie et Papisme, examen de l'ouvrage du Père Gagarin sur la réunion des Eglises catholique grecque et catholique romaine par un Grec, membre de l'Eglise d'Orient. 2. —

Procès du Prince Pierre Dolgoroukow contre

le Prince Worontsow. **Plaidoiries et observations** de M. Marie, Défenseur du Prince Dolgoroukow devant le Tribunal civil de la Seine. 3. —

Projet d'une Charte constitutionelle d'Alexandre I. — Derniers jours de la vie de l'Empereur Alexandre. 2. —

Questions de droit en Russie. — 50

Raskol, Le, Essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie. 6. —

Russie, La, est-elle schismatique? Aux hommes de bonne foi par un Russe orthodoxe. 1. —

Schnitzler, J. H., la mission de l'Empereur Alexandre II et le Général Rostoftzoff. 4. —

Serguéyeff, S. J. N., ébauche de philosophie médicale. 3. —

Sergy, J. de, Quelques mots sur le schisme oriental. 2. —

Slaves, Les, occidentaux. 3. —

Smitt, F. de, Frédéric, Catherine et le partage de la Pologne. 8. —

Socialisme, Le, en Russie. Etude contemporaine. 4. —

Souvenirs d'un exilé en Sibérie (le prince Eugène Obolenski). Traduits du russe par le Prince Augustin Galitzin. 3. —

Tourguéneff, N., un dernier mot sur l'émancipation des serfs en Russie. 3. —

Voir aussi Русскій заграничный сборникъ. vol. V.

de Suez. Avec des profils, des tableaux et des cartes. 6. —

Mazen, A., Nice en 1861. Guide de l'étranger. 2. —

Polska w roku 1860. 1. —

Olry, J., la persécution de l'église de Metz. 2me éd. accomp. de notices et de notes par O. Cuvier. 3. 50

Pape, le, et la Bible ou l'infaillibilité et l'inspiration. 4. —

Pechméja, A., Rosalie. Nouvelle. 3. —

On trouve à la même librairie tous les ouvrages concernant la Russie, tant en langues russes qu'étrangères, publiés en France, en Angleterre ou en Allemagne. Ses relations étendues avec tous les pays la mettent à même de les faire parvenir ainsi que toutes les publications françaises ou étrangères promptement et sûrement dans toutes les parties de l'Europe.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.

tem

arti

psic.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.

